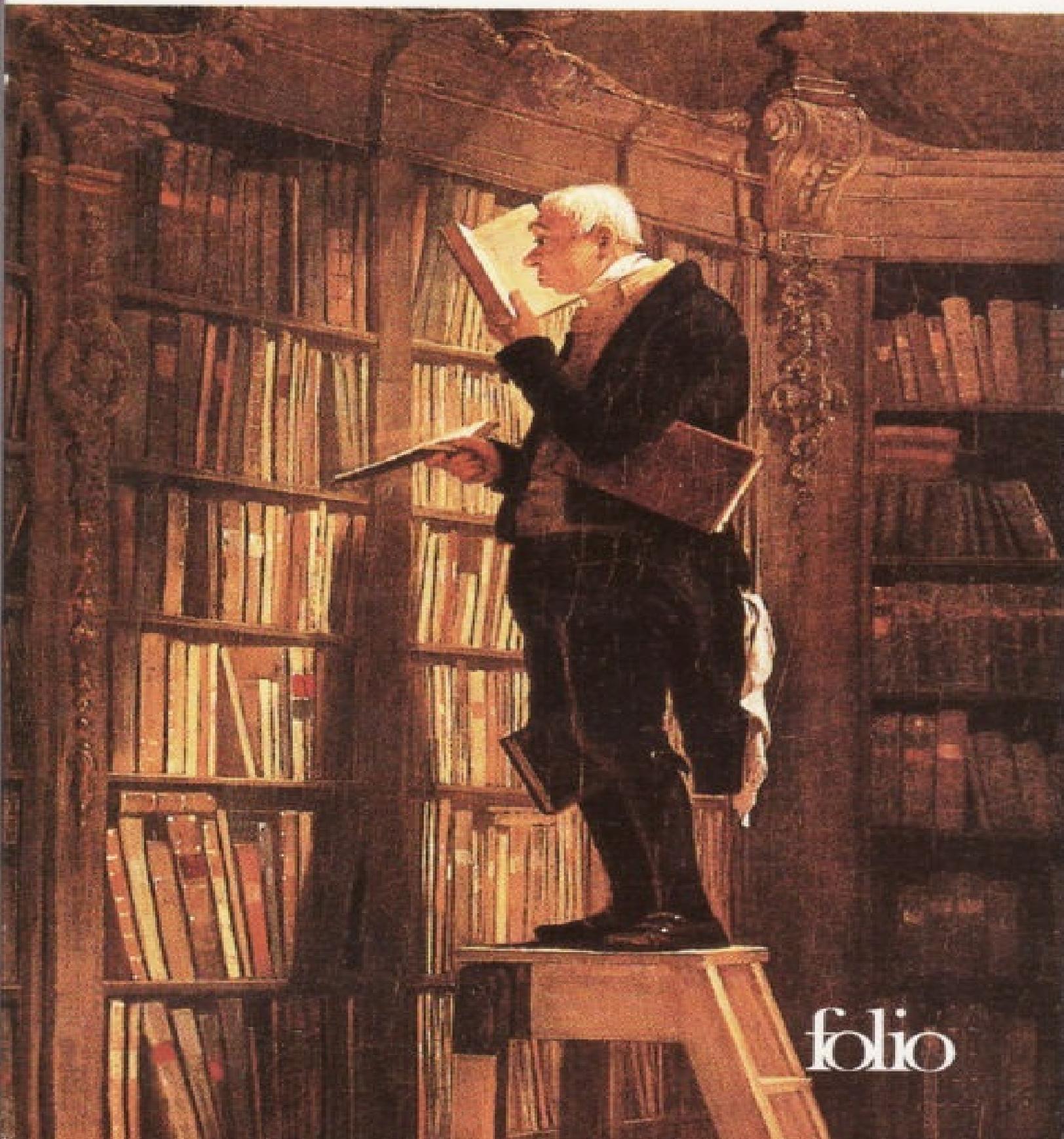


Herman Melville
Bartleby le scribe



folio

Herman Melville

Bartleby le scribe

Traduit de l'anglais par Pierre Leyris

SUIVI DE

Notes pour une vie de Herman Melville

par Philippe Jaworski

Gallimard

Titre original :

BARTLEBY THE SCRIVENER

Cette édition reprend la traduction de Pierre Leyris parue dans Les Contes de la Véranda (L'Imaginaire n° 7). © Éditions Gallimard, 1986, pour « Notes pour une vie de Herman Melville ». © Éditions Gallimard, 1995, pour la traduction française. © Éditions Gallimard, 1996, pour la présente édition.

Je suis un homme d'un certain âge. La nature de mes occupations au cours des trente dernières années a voulu que je fusse particulièrement en contact avec une catégorie d'hommes intéressants et quelque peu singuliers, semble-t-il, au sujet desquels on n'a encore, à ma connaissance, rien écrit : j'entends les copistes de pièces juridiques ou scribes. J'en ai connu un très grand nombre dans l'exercice de ma profession ou en privé et je pourrais, si je voulais, raconter sur leur compte une foule d'histoires qui feraient sourire les hommes d'un bon naturel ou pleurer les âmes sensibles. Mais je renonce aux biographies de tous les autres scribes pour quelques passages de la vie de Bartleby, scribe lui-même et le plus étrange qu'il m'ait été donné de voir ou dont j'aie jamais ouï parler. Alors que je me fais fort d'écrire la vie entière d'autres copistes, pour Bartleby on ne saurait rien faire de tel. Je crois qu'il n'existe pas de matériaux qui permettraient d'établir une biographie complète et satisfaisante de cet homme. C'est une perte irréparable pour la littérature. Bartleby était de ces individus dont on ne peut rien apprendre de certain sinon en remontant aux sources et, en l'occurrence, celles-ci sont fort réduites. Ce que mes yeux étonnés ont vu de Bartleby et cela seul, voilà ce que je sais de lui — hormis pourtant un vague on-dit, un seul, qui sera rapporté plus loin.

Avant de présenter le scribe tel qu'il m'apparut pour la première fois, il est bon que je fasse quelque peu mention de moi-même, de mes employés, de mon affaire, de mes bureaux et de tout ce qui m'entoure; car une telle description est indispensable pour faire comprendre de manière adéquate le personnage principal qui va être introduit. *Imprimis* : Je suis un homme empreint depuis ma jeunesse de la conviction profonde que la meilleure façon de vivre est de prendre les choses tranquillement. De là vient qu'exerçant une profession proverbiallement énergique et remuante, parfois même jusqu'à la turbulence, je n'ai pourtant jamais souffert que rien de tel vînt envahir ma paix. Je suis un de ces hommes de loi sans ambition qui jamais n'interpellent un jury ni ne suscitent en aucune manière les applaudissements publics, mais qui, dans la fraîcheur tranquille d'une retraite douillette, douillettement besognent parmi les obligations, les hypothèques et les titres de propriété des riches. Tous ceux qui me connaissent

me considèrent comme un homme éminemment *sûr*. Feu John Jacob Astor, personnage peu enclin à l'enthousiasme poétique, n'hésitait pas à déclarer que mon premier point fort était la prudence ; mon second, la méthode. Car - je ne dis pas ceci par vanité, je rapporte simplement un fait - je n'ai pas laissé d'être employé dans l'exercice de ma profession par feu John Jacob Astor : un nom que j'aime à répéter, je l'admets, car il rend un son plein et orbiculaire, et comme un tintement, de milliards. J'ajouterai librement que je n'étais pas insensible à la bonne opinion de feu John Jacob Astor.

Quelque temps avant l'époque où commence cette petite histoire, mes occupations s'étaient considérablement développées. La bonne vieille charge, éteinte à présent dans l'État de New York, de conseiller à la Cour de la Chancellerie, m'avait été conférée. Cette charge, sans être très ardue, était fort plaisamment rémunératrice. Il est rare que je me mette en colère; il est beaucoup plus rare encore que je m'abandonne à une indignation dangereuse lorsqu'on me fait tort ou qu'on m'outrage ; mais que l'on me permette ici de montrer quelque emportement et de déclarer que je considère l'abolition soudaine et violente, par la nouvelle Constitution, de la charge de conseiller à la Cour de la Chancellerie comme un... acte prématuré; d'autant plus que j'avais escompté la concession à vie des revenus attachés à cette charge et que je n'ai reçu que ceux d'un petit nombre d'années. Mais je ne dis cela qu'en passant.

Mes bureaux se trouvaient à l'étage, au n° ... de Wall Street. Ils donnaient à une extrémité sur la paroi blanche de l'intérieur d'une spacieuse cage vitrée qui parcourait l'édifice de haut en bas.

On pouvait considérer cette vue comme assez anodine et manquant de ce que les paysagistes appellent « de la vie », mais, s'il en était ainsi, la vue qui s'offrait à l'autre extrémité de mes locaux faisait au moins contraste, pour ne pas dire plus, avec elle. Dans cette direction, mes fenêtres donnaient librement sur un haut mur de brique noirci par l'âge ainsi que par une ombre perpétuelle ; et ce mur n'exigeait point que l'on fît usage d'une longue-vue pour révéler ses beautés intrinsèques, car il se dressait à dix pieds de mes croisées pour le bénéfice de tout spectateur myope. Du fait que les maisons avoisinantes étaient très élevées et que mes bureaux se trouvaient au second étage, l'intervalle qui séparait ce mur du mien ressemblait fort à une énorme citerne carrée.

A l'époque qui précéda immédiatement l'apparition de *Bartleby*, j'employais deux personnes comme copistes et un jeune homme de grandes promesses comme garçon de bureau. Le premier, Dindon; le second, Lagrinche; le troisième, Gingembre. On pensera peut-être que pareils noms ne se trouvent pas communément dans l'annuaire. En fait, c'étaient là des surnoms que mes trois employés s'étaient mutuellement décernés et qui passaient pour

définir leurs personnes et leurs caractères respectifs. Dindon était un Anglais trapu et bedonnant qui avait à peu près le même âge que moi, c'est-à-dire qu'il frisait la soixantaine. Le matin, on pouvait prêter à son visage une belle teinte vermeille, mais après la douzième heure méridienne — celle de son déjeuner — il flamboyait comme charbons dans l'âtre à Noël; et continuait à flamboyer, avec un éclat décroissant il est vrai, jusqu'à six heures du soir environ ; après quoi je ne voyais plus rien du possesseur de ce visage qui, atteignant au méridien en même temps que le soleil, semblait se coucher en même temps que lui, pour se lever, culminer et décliner le jour suivant avec une régularité et une splendeur égales. J'ai connu au cours de ma vie bien des coïncidences singulières, mais je ne tiens pas pour la moindre d'entre elles le fait qu'au moment même où la rouge et radieuse physionomie de Dindon était dans toute la plénitude de son éclat, précisément à cet instant critique s'ouvrait la période quotidienne où je considérais ses capacités de travail comme sérieusement perturbées pour le reste de la journée. Non point qu'il fût alors absolument oisif ou qu'il renâclât à la besogne; loin de là. La difficulté consistait en ceci qu'il était susceptible d'une énergie décidément exagérée. Saisi d'une étrange flamme, son activité revêtait un caractère brouillon, capricieux et dévastateur. Il ne prenait aucune précaution en trempant sa plume dans son encrier. Toutes les taches qu'il faisait sur ses documents, il les y laissait choir après la douzième heure méridienne. En vérité, non seulement il était négligent et fâcheusement enclin à faire des taches l'après-midi, mais certains jours il allait plus loin et devenait passablement bruyant. A ces moments-là, son visage flamboyait d'une ardeur nouvelle comme si l'on avait amoncelé de la houille grasse sur de l'anthracite. Il faisait un vacarme déplaisant avec sa chaise ; renversait son sablier ; mettait ses plumes en pièces dans ses efforts impatients pour les tailler, et les jetait sur le sol avec une fureur soudaine ; se levait, se penchait sur sa table et se mettait à envoyer promener ses papiers de-ci de-là avec une inconvenance de manières fort triste à observer chez un homme avancé en âge. Néanmoins, comme à maints égards il m'était très précieux et que, tout le temps qui précédait la douzième heure, il déployait autant de promptitude et d'application que possible, abattant force besogne avec un brio difficilement égalable - pour ces raisons, j'étais disposé à fermer les yeux sur ses excentricités, encore qu'à l'occasion il m'arrivât de le chapitrer. J'y mettais d'ailleurs une grande modération, car, s'il était le matin non seulement le plus civil, mais aussi le plus débonnaire et le plus respectueux des hommes, l'après-midi le trouvait d'humeur à jouer assez vivement de la langue si l'on venait à le provoquer — à être, en fait, insolent. Or, prisant comme je faisais ses services du matin et résolu à ne point les perdre, mais en même temps importuné par son comportement incendiaire de l'après-midi et répugnant, en homme pacifique, à susciter par mes remontrances des répliques déplacées, je pris sur moi un samedi après-midi (son comportement était toujours pire le samedi) de lui suggérer d'un ton fort bienveillant que peut-être, à présent qu'il se faisait vieux, il ferait bien

d'abrégé ses travaux; en bref, qu'il n'avait plus besoin de venir au bureau l'après-midi, et qu'une fois son déjeuner terminé, il pourrait rentrer chez lui pour s'y reposer jusqu'à l'heure du thé. Mais non : il insista sur ses devoirs vespéraux ; il s'anima d'une ardeur intolérable et m'assura emphatiquement — tout en gesticulant avec une longue règle à l'autre bout de la pièce — que, si ses services étaient utiles le matin, ils ne pouvaient être qu'indispensables l'après-midi.

« Sauf votre respect, monsieur, dit Dindon à cette occasion, je me considère comme votre bras droit. Le matin, je ne fais que me ranger en ordre de bataille et déployer mes colonnes; mais l'après- midi, je me mets à leur tête et je charge bravement l'ennemi... comme ceci ! » Et il fit un violent plongeon avec la règle. « Mais les taches, Dindon ? intimai-je. — C'est vrai, mais sauf votre respect, monsieur, regardez ces cheveux ! Je me fais vieux. Pour sûr, monsieur, une tache ou deux par une chaude après-midi, ce n'est pas là une chose dont vous puissiez faire sévèrement grief à des cheveux gris. L'âge, même s'il tache le papier, est vénérable. Sauf votre respect, monsieur, nous nous faisons vieux *tous les deux*. »

Cet appel à ma parenté de sentiment était difficile à repousser. Quant à s'en aller, en tout cas, je vis bien qu'il était décidé à n'en rien faire. Je pris donc le parti de souffrir qu'il restât, tout en me promettant de veiller à ce qu'il n'eût affaire l'après-midi qu'aux moins importants de mes papiers.

Lagrinche, qui vient en second sur ma liste, était un jeune homme à favoris au teint plombé, de vingt-cinq ans peut-être et qui, tout compte fait, avait assez la mine d'un pirate. J'ai toujours vu en lui la victime de deux puissances malignes : l'ambition et l'indigestion. L'ambition se manifestait par un certain mécontentement d'avoir à remplir les devoirs d'un simple copiste, lesquels devoirs constituaient un empiétement insupportable sur ses véritables fonctions professionnelles, l'établissement d'actes notariés par exemple. L'indigestion semblait attestée occasionnellement par une nervosité irascible, par une intolérance ricaneuse qui parfois lui faisaient grincer distinctement des dents sur ses fautes de copie, par des malédictions superflues chuintées plutôt qu'articulées dans la chaleur du travail, et surtout par un mécontentement continu de la hauteur de la table sur laquelle il écrivait. Bien qu'il eût l'esprit mécanicien et fort inventif, Lagrinche ne parvenait jamais à disposer la table à sa convenance. Il plaçait au- dessous des copeaux, des cales de natures diverses, des bouts de carton, allant même jusqu'à tenter de parfaire de manière exquise son ajustement à l'aide de morceaux de buvard pliés. Mais aucune invention ne s'avérait satisfaisante. Si, dans le dessein de soulager son échine, il donnait à la table une inclinaison prononcée en l'élevant à bonne hauteur vers son menton, et s'il écrivait dessus à l'instar d'un homme qui utiliserait pour pupitre le toit abrupt d'une maison hollandaise, il déclarait que sa circulation s'en trouvait arrêtée dans les bras. Si

au contraire il abaissait la table jusqu'à sa ceinture et se penchait sur elle pour écrire, il avait horriblement mal au dos. Bref, la vérité était que Lagrinche ne savait pas ce qu'il voulait; ou que, s'il voulait vraiment quelque chose, c'était de se voir entièrement débarrassé d'une table de scribe. L'une des marques de son ambition malade était le plaisir qu'il prenait à recevoir les visites de certains individus de mine douteuse aux vêtements râpés, qu'il appelait ses clients. En fait, je n'étais pas sans savoir non seulement qu'il était un politicien d'importance dans la circonscription, mais encore qu'il faisait occasionnellement quelques petites affaires au Palais et qu'il n'était pas inconnu sur les marches des Tombes^[1]. J'ai de bonnes raisons de croire, cependant, que le quidam qui vint le demander à mon étude et qu'il s'obstina, en prenant de grands airs, à qualifier de client, n'était autre qu'un créancier, et le prétendu titre de propriété qu'il exhibait, qu'une quittance. Mais en dépit de toutes ses faiblesses et des ennuis qu'il me causait, Lagrinche, comme son compatriote Dindon, m'était un auxiliaire fort utile; écrivait d'une main nette et rapide; et, quand il le voulait, ne laissait pas de se comporter avec une certaine distinction. Ajoutez à cela qu'il s'habillait toujours, également, avec une certaine distinction, conférant par là, incidemment, du crédit à mon étude. J'avais au contraire le plus grand mal à empêcher Dindon de me faire honte. Ses habits prenaient volontiers un aspect huileux et sentaient la gargote. Il portait en été ses pantalons très lâches et très ballants. Ses vestons étaient exécrables; son chapeau, repoussant. Si le chapeau m'était indifférent — étant donné que la civilité et la déférence naturelles à un employé anglais le lui faisaient ôter à l'instant où il entrait dans la pièce — il en allait tout autrement de son veston. Sur le chapitre de ses vestons, c'est en vain que je raisonnais avec lui. Sans doute fallait-il croire qu'un homme nanti d'aussi maigres revenus ne pouvait se permettre d'arborer un veston reluisant en même temps qu'un aussi reluisant visage. Comme Lagrinche le fit une fois observer, l'argent de Dindon passait surtout à acheter de l'encre rouge. Un jour d'hiver, j'offris à Dindon sur ma garde-robe un habit d'un aspect hautement respectable, un habit gris molletonné, le plus confortable et le plus chaud du monde, et qui se boutonnait du genou jusqu'au cou. Je pensais que Dindon apprécierait cette faveur et qu'il mettrait un frein à sa turbulence inconsidérée de l'après-midi. Mais non. Je crois vraiment que le fait de s'envelopper dans ce douillet vêtement comme dans une couverture avait sur lui un pernicieux effet — en vertu du principe qui fait qu'un excès d'avoine est mauvais pour les chevaux. En fait, tout comme on dit d'un cheval indocile et rétif qu'il sent son avoine, Dindon sentait son veston. Lequel le rendait insolent. C'était un homme à qui la prospérité nuisait.

Bien que j'eusse mon idée touchant les habitudes intempérantes de Dindon, j'étais convaincu que Lagrinche, en dépit des défauts qu'il pouvait avoir à d'autres égards, était du moins un jeune homme sobre. Mais il semblait en vérité que la nature même lui eût tenu lieu de vigneron en lui donnant à sa naissance un tempérament si foncièrement irritable et comme

alcoolique que toute libation subséquente était inutile. Lorsque je considère la façon dont Lagrinche se levait impatientement de son siège dans la tranquillité de mon étude, se penchait sur sa table en ouvrant largement les bras et, saisissant le pupitre tout entier, l'ébranlait, le faisait avancer par saccades en lui imprimant un mouvement farouche et grinçant sur le plancher, comme si la table eût été un agent volontaire et pervers animé du désir de le contrarier et de le tourmenter, je vois clairement que, pour Lagrinche, c'était chose parfaitement superflue que la fine à l'eau.

Heureusement pour moi, en raison de leur cause particulière — l'indigestion —, l'irritabilité et la nervosité conséquente de Lagrinche se manifestaient principalement le matin, tandis que l'après-midi il se montrait relativement doux. En sorte que, les paroxysmes de Dindon se déclarant seulement vers midi, je n'avais jamais à supporter en même temps les excentricités de mes deux employés. Leurs accès se relevaient l'un l'autre comme des sentinelles. Quand ceux de Lagrinche étaient de garde, ceux de Dindon étaient au repos et vice versa. En l'occurrence, la nature avait bien réglé les choses.

Gingembre, le troisième de ma liste, était un gamin d'une douzaine d'années. Son père, un charretier, nourrissant l'ambition de voir avant de mourir son fils siéger non plus sur une charrette, mais au tribunal, l'avait envoyé à mon étude en qualité d'apprenti clerc, de garçon de courses, de frotteur et de balayeur au tarif d'un dollar par semaine. Il avait un petit pupitre à lui, dont il ne se servait guère. Si l'on inspectait le tiroir, on y découvrait un grand arroi de coquilles appartenant à diverses espèces de noix. En fait, pour ce brillant jouvenceau, la noble science juridique était tout entière contenue dans une coquille de noix. Ce n'était pas l'une des moindres fonctions de Gingembre — c'était celle, en tout cas, dont il s'acquittait avec le plus d'alacrité — que de pourvoir en gâteaux et en pommes Dindon et Lagrinche. La copie des pièces légales étant proverbiallement une besogne aride et desséchante, mes deux scribes se trouvaient contraints de s'humecter fort souvent le gosier à l'aide de pommes fournies par les nombreux comptoirs qui avoisinaient la Douane et la Poste. En outre, ils envoyaient très fréquemment Gingembre chercher ce biscuit particulier — petit, rond, plat et très épicé — dont ils lui avaient donné le nom. Par les matins froids, quand la besogne languissait, on voyait Dindon engloutir ces biscuits à la vingtaine comme de simples gaufrettes (on les vendait à raison de six ou huit pour un sou) et le grincement de sa plume se mêlait au crépitement des parcelles croquées. Parmi les bévues que la nature ardente de Dindon commettait dans sa fougue désordonnée de l'après-midi, il lui advint un jour de mouiller un biscuit au gingembre entre ses lèvres et de l'appliquer sur une hypothèque en guise de cachet. Je fus à deux doigts de le congédier cette fois-là. Mais il m'apaisa en disant avec un salut oriental : « Sauf votre respect, monsieur, c'était faire acte de générosité que de vous fournir en papeterie à mes frais. »

Cependant mes occupations premières — le notariat, la chasse aux titres et l'établissement de toute sorte de pièces abstruses — s'accrurent considérablement lorsque je reçus la charge de conseiller à la Cour de la Chancellerie. Il y avait maintenant fort à faire pour les scribes et je dus, non seulement presser les employés déjà à mon service, mais encore m'assurer un concours supplémentaire.

A la suite de l'annonce que j'insérai, un jeune homme immobile apparut un matin sur le seuil de mon étude (nous étions en été et la porte était ouverte). Je vois encore cette silhouette lividement propre, pitoyablement respectable, incurablement abandonnée. C'était Bartleby.

Après quelques mots touchant ses capacités, je l'engageai, heureux d'avoir dans mon corps de copistes un homme d'aspect aussi singulièrement rassis, qui ne manquerait pas, pensais-je, d'exercer une influence salubre sur le tempérament évaporé de Dindon et sur les esprits ardents de Lagrinche.

J'ai oublié de dire que des portes à double battant de verre dépoli, que j'ouvrais et fermais selon mon humeur, divisaient mon bureau en deux compartiments, occupés l'un par mes scribes, l'autre par moi-même. Je résolus d'assigner à Bartleby un coin près des portes, mais de mon côté, afin de pouvoir aisément appeler à moi cet homme tranquille si j'avais quelque petite chose à lui faire faire. Je plaçai donc son pupitre dans cette partie de la pièce, tout contre une fenêtre latérale qui avait commandé jadis une vue de biais sur des arrière-cours et des briquetages encrassés, mais qui, du fait de constructions subséquentes, n'offrait plus de vue du tout, bien qu'elle donnât quelque lumière. Un mur se dressait à trois pieds des vitres et le jour tombait de très haut entre deux édifices altiers *comme* d'une toute *petite* ouverture pratiquée dans un *dôme*. Afin de rendre cet arrangement plus satisfaisant encore, je dressai un grand paravent vert qui mettrait Bartleby entièrement à l'abri de mon regard tout en le laissant à portée de ma voix. Ainsi nous nous trouvâmes en quelque sorte unis, mais chacun en privé tout ensemble.

Pour commencer, Bartleby abattit une extraordinaire quantité d'écritures. On eût dit d'un homme longtemps affamé de copie et se gorgeant de mes documents. Il ne s'arrêtait pas pour digérer, mais tirait jour et nuit à la ligne, copiant à la lumière du soleil comme à celle des bougies. J'aurais été ravi de son application s'il avait été allègrement industriel. Mais il écrivait toujours silencieusement, lividement, machinalement.

C'est, il va sans dire, une part indispensable du travail du scribe que de vérifier mot à mot l'exactitude de sa copie. Lorsqu'il y a deux scribes ou plus dans une étude, ils s'assistent mutuellement dans cet examen, l'un lisant la copie, l'autre prenant en main l'original. C'est une besogne ennuyeuse, monotone et soporifique. J'imagine aisément qu'elle puisse être absolument intolérable à certains tempéraments sanguins. Je ne saurais affirmer, par exemple,

que le fougueux poète Byron se fût assis d'un cœur content aux côtés de Bartleby pour collationner un document de, disons, cinq cents pages d'une écriture serrée et chafouine.

De temps à autre, j'avais accoutumé, dans la presse du travail, d'aider moi-même à la vérification de quelque bref document, appelant Dindon ou Lagrinche à cet effet. Si j'avais placé Bartleby aussi près de moi derrière le paravent, c'était précisément pour user de ses services à ces menues occasions. Il était, je crois, depuis trois jours avec moi, et ses propres écritures n'avaient pas encore dû être collationnées lorsque, fort pressé d'expédier une petite affaire en cours, j'appelai tout à coup Bartleby. Dans ma hâte et dans ma confiance naturelle en son obéissance immédiate, j'étais assis la tête penchée sur l'original, et ma main droite tendant la copie de flanc avec quelque nervosité, afin que Bartleby pût s'en saisir dès l'instant qu'il émergerait de sa retraite et se mît au travail sans le moindre délai.

Telle était donc exactement mon attitude lorsque je l'appelai en lui expliquant rapidement ce que j'attendais de lui : à savoir qu'il collationnât avec moi un bref mémoire. Imaginez ma surprise, non, ma consternation lorsque, sans quitter sa solitude, Bartleby répondit d'une voix singulièrement douce et ferme : « Je préférerais pas. »

Je gardai pendant quelques instants un silence parfait afin de rassembler mes esprits en déroute. L'idée me vint aussitôt que mes oreilles m'avaient abusé ou que Bartleby s'était entièrement mépris sur le sens de mes paroles. Je répétai ma requête de la voix la plus claire que je pusse prendre. Mais tout aussi clairement retentit la même réponse que devant :

— Je préférerais pas. »

Avec tout autre que lui, je fusse aussitôt entré dans une colère terrible et, sans daigner ajouter un mot, je l'eusse ignominieusement banni de ma présence. Mais il y avait quelque chose en Bartleby qui me désarmait étrangement, bien plus, qui me touchait et me déconcertait d'une façon extraordinaire. Je me mis à raisonner avec lui.

« Ce sont vos propres copies que nous allons collationner. Nous vous épargnerons ainsi du travail, puisqu'un seul examen vaudra pour vos quatre exemplaires. C'est l'usage. Tout copiste est tenu d'aider à collationner sa copie. N'est-il pas vrai? Ne parlerez-vous pas? Répondez!

— Je préfère pas », répondit-il d'une voix flûtée.

Il m'avait semblé, tandis que je lui parlais, qu'il retournait soigneusement chacune de mes déclarations dans sa tête ; qu'il en saisissait pleinement le sens; qu'il ne pouvait contredire à l'irrésistible conclusion; mais qu'en même temps quelque considération souveraine l'obligeait à répondre comme il faisait.

« Vous êtes donc décidé à ne point faire droit à ma requête... une requête dictée par l'usage commun et le sens commun ? »

Il me donna brièvement à entendre que, sur ce point, mon jugement était juste : oui, sa décision était irrévocable.

C'est un fait assez fréquent que, si un homme se voit contrecarrer d'une manière toute nouvelle et violemment déraisonnable, il commence à être ébranlé dans ses convictions les plus patentées. Il commence bel et bien à soupçonner vaguement que la justice et la raison, quelque prodigieux que cela puisse être, sont entièrement dans l'autre camp. En conséquence, s'il se trouve là quelques personnes désintéressées, il se tourne vers elles afin de chercher du renfort pour ses esprits défaillants.

« Dindon, dis-je, qu'en pensez-vous? Ne suis-je pas dans le vrai? »

— Avec votre permission, monsieur, dit Dindon de sa voix la plus débonnaire, il me semble que vous l'êtes.

— Et vous, Lagrinche, dis-je, qu'en pensez-vous?

— Je pense qu'à votre place je le jetterais à la porte du bureau à coups de pied. »

(Le lecteur pénétrant saisira qu'étant donné l'heure matinale, la réponse de Dindon est couchée en termes polis et paisibles, tandis que celle de Lagrinche est véhémence; ou, pour répéter une phrase antérieure, que la mauvaise humeur de Lagrinche est de garde, et celle de Dindon au repos.)

« Et vous, Gingembre, dis-je, désireux de rallier les moindres suffrages, qu'en pensez-vous? »

— Je pense, monsieur, qu'il travaille un brin du chapeau, répondit Gingembre en ricanant.

— Vous entendez, dis-je en me tournant vers le paravent. Sortez de là et faites votre service. »

Mais il ne daigna pas répondre. Je me débattis quelques instants dans une cruelle perplexité. Cependant, une fois de plus, le travail pressait. Je décidai encore de remettre à plus tard l'examen de ce dilemme. Nous procédâmes avec quelque embarras au collationnement des minutes sans Bartleby, bien que, toutes les deux ou trois pages, Dindon avançât respectueusement l'opinion que cette manière d'agir était tout à fait inusitée, et que Lagrinche, en se tortillant sur sa chaise avec une nervosité dyspeptique, émît parfois entre ses dents serrées de grinçantes malédictions à l'adresse de la tête de mule de derrière le paravent. Quant à lui, Lagrinche, c'était la première et la dernière fois qu'il faisait le travail d'un autre sans être payé.

Cependant Bartleby siégeait dans son ermitage, oublieux de tout hormis de ce qui était là sa propre affaire.

Quelques jours passèrent, pendant lesquels le scribe s'absorba de nouveau dans une longue tâche. La façon insolite dont il venait de se conduire pour la seconde fois m'incita à observer étroitement ses mouvements. Je constatai qu'il n'allait jamais déjeuner; qu'en fait il n'allait jamais nulle part. Je ne me souvenais pas de l'avoir jamais vu de mes yeux hors de mon bureau. Il montait perpétuellement la garde dans son coin. Vers onze heures du matin toutefois, je remarquai que Gingembre s'avançait vers l'ouverture du paravent de Bartleby comme s'il y avait été silencieusement convié par un geste que je ne pouvais voir de ma place. Le gamin quittait alors l'étude en faisant tinter quelques sous et réapparaissait avec une poignée de biscuits au gingembre qu'il délivrait à l'intérieur de l'ermitage en recevant deux biscuits pour sa peine.

Il vit donc de biscuits au gingembre, pensai-je; il ne prend jamais, à proprement parler, de déjeuner ; il doit donc être végétarien ; mais non, il ne mange même pas de légumes; il ne mange que des biscuits au gingembre. Mon esprit se perdit alors en rêveries au sujet des effets probables qu'une alimentation consistant exclusivement en biscuits au gingembre pouvait avoir sur la constitution humaine. Les biscuits au gingembre sont ainsi appelés parce que le gingembre participe à leur composition et détermine en fin de compte leur saveur. Qu'était-ce que le gingembre? Une substance épicée, échauffante. Bartleby était-il épicé ou échauffé? Point du tout. Le gingembre n'avait donc aucun effet sur Bartleby. Sans doute celui-ci préférerait-il qu'il n'en eût point Rien n'affecte autant une personne sérieuse qu'une résistance passive. Si l'individu qui rencontre cette résistance ne manque pas d'humanité et s'il voit que l'agent de la résistance est parfaitement inoffensif dans sa passivité, il fera, dans son humeur la plus favorable, de charitables efforts pour exposer à son imagination ce qui demeure impénétrable à son jugement. C'est ainsi que je considérais le plus souvent Bartleby et son comportement. Pauvre garçon! pensais-je, il n'a pas de mauvaises intentions; il est clair qu'il ne cherche pas à être insolent; sa mine prouve suffisamment que ses excentricités sont involontaires. Il m'est utile. Je puis m'accommoder de lui. Si je le mets à la porte, il tombera sans doute sur un patron moins indulgent, il sera rudoyé et peut-être en viendra-t-il à mourir misérablement de faim. Oui, voici l'occasion de jouir fort agréablement, à peu de frais, de ma propre estime. Il ne me coûtera rien, ou presque rien, d'être amical avec Bartleby, de me prêter à son étrange entêtement et, du même coup, d'emmagasiner dans mon âme ce qui deviendra éventuellement une friandise pour ma conscience. Pourtant je n'étais pas toujours de cette humeur. Parfois la passivité de Bartleby m'irritait. Je me sentais étrangement impatient de provoquer un nouveau conflit, de tirer de lui quelque étincelle de colère qui répondît à la mienne propre. Mais autant

chercher à faire jaillir une flamme en frottant ses phalanges contre un savon de Marseille. Une après-midi cependant, l'impulsion mauvaise prit le dessus en moi et la petite scène suivante se déroula :

« Bartleby, dis-je, quand vous aurez fini de copier ces pièces, je les collationnerai avec vous.

— Je ne préférerais pas.

— Comment? Pour sûr, vous n'entendez pas persister dans cet entêtement de mule? »

Pas de réponse.

Je poussai les battants de la porte et, me tournant vers Dindon et Lagrinche, je m'exclamai :

« Bartleby déclare pour la seconde fois qu'il ne veut pas collationner ses pièces. Qu'en pensez-vous, Dindon ? »

C'était l'après-midi, notez-le bien. Dindon flamboyait comme un chaudron de cuivre; sa tête chauve fumait; ses mains vaguaient parmi ses papiers tachés d'encre.

« Ce que j'en pense? rugit Dindon. Je pense que je m'en vais tout simplement passer derrière son paravent et lui pocher les yeux ! »

Ce disant, Dindon sauta sur ses pieds et lança ses bras en avant dans une posture pugilistique. Il s'élançait déjà pour remplir sa promesse, quand je le retins, alarmé de l'effet que j'avais produit en éveillant imprudemment sa combativité après le déjeuner.

« Asseyez-vous, Dindon, dis-je. Écoutons ce que va dire Lagrinche. Qu'en pensez-vous, Lagrinche? Ne serais-je pas en droit de renvoyer immédiatement Bartleby?

— Excusez-moi, monsieur, c'est à vous d'en décider. Je trouve sa conduite tout à fait anormale et même injuste envers Dindon et envers moi. Mais ce n'est peut-être qu'une lubie passagère.

— Ah! m'exclamai-je. Vous avez singulièrement changé de ton. Vous parlez de lui avec beaucoup de douceur à présent.

C'est la bière, cria Dindon. La douceur est l'effet de la bière. Nous avons déjeuné ensemble aujourd'hui, Lagrinche et moi. Vous voyez comme je suis doux, moi, monsieur. Irai-je lui pocher les yeux?

Vous voulez parler de Bartleby, je suppose ? Non, pas aujourd'hui, Dindon, répondis-je. Laissez vos poings tranquilles, je vous prie. »

Je fermai les battants de la porte et m'avançai de nouveau vers Bartleby. La tentation

fatale s'était emparée de moi, je le sentais, avec une force accrue. Je brûlais de voir Bartleby se rebeller encore contre moi. Or, je me rappelai qu'il ne quittait jamais l'étude.

« Bartleby, dis-je, Gingembre est parti. Faites un saut jusqu'à la Poste, voulez-vous » (c'était une course de trois minutes), « et voyez s'il y a quelque chose pour moi.

— Je préférerais pas.

— Vous ne *woulez pas* ?

— *Je préfère pas.* »

Je regagnai mon bureau en chancelant et me perdis dans une méditation profonde. Mais mon impulsion aveugle revint. Comment pouvais-je m'attirer encore une ignominieuse rebuffade de la part de ce chétif pauvre hère — mon employé à gages? Quelle était la chose parfaitement raisonnable qu'il refuserait certainement de faire?

« Bartleby! »

Pas de réponse.

« Bartleby! » dis-je en élevant la voix.

Pas de réponse.

« Bartleby! » tonnai-je.

Tout comme un fantôme soumis aux lois de l'incantation magique, à la troisième sommation il parut à l'entrée de son ermitage.

« Allez dans la pièce voisine et dites à Lagrinche de venir me trouver.

— Je préfère pas », dit-il lentement et respectueusement. Puis il disparut avec douceur.

« Très bien, Bartleby », dis-je d'un ton tranquille et mesuré, empreint d'une sorte de sévérité sereine qui dénotait la décision irrévocable de recourir à quelque châtiment imminent et terrible. Sur le moment, peut-être avais-je en effet une intention de ce genre. Mais à tout prendre, comme l'heure de mon déjeuner approchait, je jugeai préférable pour cette fois de mettre mon chapeau et de rentrer chez moi, plongé dans une perplexité et dans un désarroi profonds.

L'avouerais-je ? La conclusion de toute cette affaire se trouva être la suivante : ce fut bientôt chose avérée qu'un jeune et pâle scribe du nom de Bartleby avait dans mon étude un pupitre ; qu'il faisait de la copie à mon compte au tarif habituel de quatre sous le folio (cent mots), mais qu'il était définitivement exempté de collationner son propre travail, ce soin étant dévolu à Dindon et à Lagrinche, sans doute en manière de compliment pour leur acuité supérieure ; qu'en outre ledit Bartleby ne devait jamais, sous aucun prétexte, être envoyé en

course, quelque insignifiante que celle-ci pût être; que si pourtant on le suppliait de bien vouloir en faire une, il était généralement entendu qu'il « préférerait pas », en d'autres termes, qu'il refuserait de but en blanc !

À mesure que les jours passèrent, je me réconciliai dans une très grande mesure avec la personne de Bartleby. Son application, son éloignement de toute dissipation, son activité incessante (sauf lorsqu'il lui plaisait de se mettre à rêver debout derrière le paravent), sa grande tranquillité, son comportement inaltérable en toutes circonstances faisaient de lui une précieuse acquisition. Mais le grand point était... *qu'il était toujours là* : le premier le matin, continuellement présent tout le long du jour, et le dernier le soir. J'avais une confiance singulière en son honnêteté. Je sentais que mes papiers les plus précieux étaient parfaitement en sûreté entre ses mains. Assurément il m'arrivait parfois — je n'aurais pu m'en empêcher quand il y fût allé du salut de mon âme — de piquer une colère soudaine, spasmodique à son encontre. Car il était extrêmement difficile de garder constamment présents à l'esprit les particularités et les privilèges étranges, les exemptions inusitées qui formaient les conventions tacites selon lesquelles Bartleby restait à mon étude. De temps en temps, dans ma hâte d'expédier des affaires pressantes, j'enjoignais par inadvertance à Bartleby, d'un ton bref et rapide, de mettre le doigt, disons, sur la ficelle d'un cachet de cire rouge dont je voulais sceller quelques papiers. La réponse habituelle : « Je préfère pas » s'élevait alors à coup sûr derrière le paravent; et comment une créature humaine, affligée des communes infirmités de notre nature, eût-elle pu s'empêcher de se récrier devant une telle perversité — une telle déraison ? Cependant, chaque nouveau refus que j'essuyais avait pour seul effet de réduire mes chances de refaire le même faux pas.

Je dois mentionner ici que, selon l'usage de la plupart des hommes de loi qui ont des bureaux dans des immeubles de population dense, plusieurs clefs étaient affectées à ma porte. L'une d'elles se trouvait dans les mains d'une femme qui habitait sous les toits et qui était chargée de frotter chaque semaine, ainsi que de balayer et d'épousseter chaque jour, mes locaux. Dindon en avait une seconde pour des raisons de commodité. Je portais parfois la troisième dans ma poche. Quant à la quatrième, j'en ignorais le détenteur.

Or, certain dimanche matin, je me rendis à l'église de la Trinité pour entendre un célèbre prédicateur, et, me trouvant en avance sur les lieux, je décidai d'aller faire un tour au bureau. J'avais heureusement ma clef sur moi; mais, lorsque je l'appliquai à la serrure, je constatai qu'elle rencontrait une résistance intérieure. Fort surpris, j'appelai. À ma consternation, quelqu'un tourna alors une clef du dedans ; après quoi, projetant son maigre visage à travers la porte qu'il tenait entrebâillée, Bartleby apparut en bras de chemise et, par ailleurs, dans un déshabillé étrangement loqueteux. Il me déclara tranquillement qu'il regrettait, mais qu'il était

fort occupé pour l'instant et qu'il... préférait ne pas me recevoir au moment même. Puis il ajouta un mot ou deux pour expliquer brièvement que je ferais peut-être mieux de tourner deux ou trois fois autour du pâté de maisons, et que d'ici là il aurait sans doute terminé ses affaires.

L'apparition parfaitement inattendue de Bartleby hantant de la sorte mon étude un dimanche matin avec sa nonchalance cadavérique et distinguée, mais aussi avec son air de fermeté et de sang-froid, cette apparition, dis-je, eut sur moi un effet si singulier que je m'éloignai incontinent de ma propre porte et fis comme il le désirait. Non point d'ailleurs sans quelques sursauts d'impuissante révolte contre la suave effronterie de cet inexplicable scribe. En vérité, c'était surtout son extraordinaire suavité qui me désarmait ou, pour mieux dire, m'émasculait. Car je considère comme temporairement privé de sa virilité, un homme qui laisse tranquillement son employé à gages lui dicter ses volontés et le chasser de ses propres appartements. En outre, j'étais fort inquiet de ce que Bartleby pouvait bien faire dans mon étude en bras de chemise et, d'une manière générale, dans un appareil aussi débraillé, un dimanche matin. Se passait-il quelque chose d'incorrect? Non, cela était hors de question. On ne pouvait soupçonner Bartleby d'être un personnage immoral. Mais que diantre faisait-il là? De la copie? Pas davantage; quelles que pussent être ses excentricités, Bartleby était une personne éminemment protocolaire. Il eût été le dernier à s'asseoir à son pupitre dans une condition voisine de la nudité. Au surplus, c'était dimanche, et il y avait quelque chose en Bartleby qui interdisait de supposer qu'il pût violer par une occupation profane les interdits de la journée.

Néanmoins, mes esprits n'étaient point apaisés; c'est plein d'une inquiète curiosité que je regagnai enfin ma porte. J'introduisis la clef sans rencontrer de résistance, ouvris et entrai. Point de Bartleby. Je regardai vivement autour de moi, jetai un coup d'œil derrière le paravent; mais il était clair que mon homme avait disparu. Un examen plus minutieux des lieux me donna à penser que, depuis un temps indéterminé, Bartleby devait manger, s'habiller et dormir dans mon étude, et cela sans assiette, miroir, ni lit. Le siège capitonné du vieux sofa bancal qui meublait un coin portait la vague empreinte d'une maigre forme couchée. Je trouvai une couverture roulée sous son pupitre ; sous la grille vide de l'âtre, une boîte de cirage et une brosse; sur une chaise, une cuvette de fer-blanc, du savon et une serviette en loques; dans un journal, quelques miettes de biscuit au gingembre et un morceau de fromage. Oui, pensai-je, il est manifeste que Bartleby a fait de ce lieu son logis, qu'il y tient tout seul ses quartiers de célibataire. Et aussitôt m'envahit la pensée de l'absence de tout ami, de la solitude ô combien misérables qui se trahissaient là! Sa pauvreté était grande, mais son abandon combien horrible! Qu'on y songe : le dimanche, Wall Street est aussi désert que Pétra; et, chaque soir de chaque jour, c'est le vide. Cette maison, elle aussi, qui bourdonne en semaine d'une vie industrielle, n'éveille en écho à la tombée de la nuit que le désert et, tout le long du dimanche, demeure

abandonnée. Or c'était là que Bartleby habitait; unique spectateur d'une solitude qu'il avait vue toute peuplée, espèce de Marius^[2] innocent et changé rêvant sur les ruines de Carthage!

Pour la première fois de ma vie, une insurmontable et lancinante mélancolie s'empara de moi. Je n'avais connu jusqu'alors qu'une tristesse non dépourvue de charme. Mais le lien d'une humanité commune m'entraîna alors de manière irrésistible dans le spleen. Mélancolie fraternelle! Car Bartleby et moi étions tous deux fils d'Adam. Je me souvins des soies chatoyantes et des visages étincelants que j'avais vus ce jour-là, en tenue de gala, flotter comme des cygnes sur le Mississippi de Broadway, et je les comparai au blafard copiste, pensant à part moi : Ah ! le bonheur courtise la lumière, aussi croyons-nous que le monde est joyeux; mais le malheur, lui, se cache et nous croyons qu'il n'existe pas. Ces tristes rêveries — chimères, sans doute, d'un cerveau troublé et divagant — amenèrent d'autres pensées, plus particulières, touchant les excentricités de Bartleby. Le pressentiment que j'allais faire d'étranges découvertes m'envahit. La forme pâle du scribe m'apparut couchée, parmi des étrangers indifférents, dans un linceul glacial.

Soudain je fus attiré par le pupitre fermé de Bartleby, dont la clef était restée en évidence dans la serrure.

Je n'ai point de mauvais desseins, je ne cherche pas à satisfaire une froide curiosité, pensai-je; en outre, le pupitre m'appartient et son contenu également; je prendrai donc sur moi de regarder à l'intérieur. Tout apparut méthodiquement rangé, les papiers disposés avec soin. Les casiers étaient vastes et, déplaçant les piles de documents, je tâtonnai dans leurs profondeurs. Je sentis quelque chose et le tirai au-dehors. C'était un vieux madras aux coins noués, assez pesant. Je l'ouvris et me trouvai en présence d'une caisse d'épargne.

J'évoquai alors tous les mystères tranquilles que j'avais observés chez cet homme. Je me souvins qu'il ne parlait jamais, sinon pour répondre; que, bien qu'il eût parfois beaucoup de temps à lui, je ne l'avais jamais vu lire — non, pas même un journal; que, durant de longues périodes, il restait debout derrière le paravent à contempler à travers sa pâle fenêtre le mur de brique aveugle ; que, j'en étais tout à fait sûr, il ne fréquentait jamais ni restaurants ni tables d'hôte ; que — son visage livide le révélait clairement — il ne buvait jamais de bière comme Dindon, ni même de thé ou de café comme les autres hommes ; qu'à ma connaissance il n'allait jamais nulle part en particulier; qu'il ne sortait jamais pour se promener, à moins que ce ne fût présentement le cas; qu'il avait refusé de me dire qui il était, d'où il venait et s'il n'avait aucun parent en ce monde; que, malgré sa pâleur et sa maigreur extrêmes, il ne se plaignait jamais d'être malade. Par-dessus tout, je me rappelai cette expression inconsciente de blafarde... comment dirai-je?... mettons de blafarde hauteur, ou plutôt d'austère réserve qu'il prenait parfois, expression qui m'avait positivement intimidé au point que j'en étais venu à me plier

docilement à ses excentricités, à ne plus oser lui demander la moindre vétille, alors même que son immobilité prolongée me donnait à croire qu'il était là, debout derrière le paravent, perdu dans l'une de ses rêveries face au mur aveugle.

Comme je retournais dans mon esprit toutes ces choses en les rapprochant de la découverte récente que Bartleby faisait de mon étude sa résidence et son chez-lui constants, sans oublier ses caprices morbides ; comme je retournais toutes ces choses, un sentiment de craintive prudence m'envahit. Mes émotions premières avaient été de pure mélancolie et de la plus sincère pitié ; mais à mesure que la détresse de Bartleby prenait dans mon imagination des proportions de plus en plus grandes, cette même mélancolie se muait en frayeur, cette pitié en répulsion. Tant il est vrai et terrible à la fois que, jusqu'à un certain point, l'idée ou la vue du malheur mobilise nos meilleurs sentiments, mais que, dans certains cas particuliers, au-delà de ce point elle ne les commande plus. Il serait erroné de croire que ce phénomène soit dû invariablement à l'égoïsme inhérent au cœur humain. Il procède plutôt d'une certaine désespérance de pouvoir remédier à un mal excessif et organique. Pour un être sensible, la pitié, souvent, est souffrance. Lorsqu'on voit finalement que d'une telle pitié ne saurait sortir un secours efficace, le sens commun ordonne à l'âme de s'en débarrasser. Ce que j'avais vu ce matin-là me persuada que le scribe était victime d'un désordre inné, incurable. Je pouvais faire l'aumône à son corps, mais son corps ne le faisait point souffrir; c'était son âme qui souffrait, et son âme, je ne pouvais l'atteindre.

Je n'accomplis pas le dessein que j'avais formé de me rendre à l'église de la Trinité ce matin-là. Pour une raison ou pour une autre, les choses dont j'avais été témoin me rendaient momentanément inapte à la fréquentation d'une église. Je rentrai chez moi à pied en débattant de la conduite à tenir à l'égard de Bartleby. Finalement je pris la résolution suivante : le lendemain matin, je lui poserais calmement certaines questions sur son histoire, etc.; et, s'il refusait d'y répondre ouvertement et sans réserve (comme, sans doute, il le préférerait), je lui donnerais un billet de vingt dollars en sus de ce que je pourrais lui devoir, et je lui dirais que je n'avais plus besoin de ses services, tout en lui déclarant que si je pouvais lui être utile par ailleurs d'une manière ou d'une autre, je serais heureux de le faire; notamment, s'il désirait regagner son pays natal, quel qu'il pût être, je l'aiderais volontiers à payer ses dépenses. De plus, si une fois parvenu chez lui, il se trouvait avoir besoin de secours à un moment quelconque, une lettre de lui ne resterait certes pas sans réponse.

Le lendemain matin arriva.

« Bartleby », dis-je, l'appelant doucement à travers le paravent.

Pas de réponse.

« Bartleby, dis-je d'un ton plus doux encore, venez ici. Je ne vais pas vous demander quelque chose que vous préféreriez ne pas faire... Je désire simplement vous parler. »

Là-dessus il apparut sans bruit.

« Voulez-vous me dire, Bartleby, où vous êtes né ? »

— Je préférerais pas.

— Voulez-vous me dire *quoi que ce soit* en ce qui vous concerne ?

— Je préférerais pas.

— Mais quel motif raisonnable pouvez-vous avoir de ne pas me répondre ? Je me sens de l'amitié pour vous. »

Tandis que je lui parlais, il ne me regardait pas, mais tenait son regard fixé sur mon buste de Cicéron qui, vu la façon dont j'étais assis, se trouvait juste derrière moi, à quelque six pouces au-dessus de ma tête.

« Quelle est votre réponse, Bartleby ? » demandai-je après avoir attendu un temps considérable, pendant lequel sa physionomie demeura impassible, encore que ses lèvres blanches et amincies tremblassent imperceptiblement.

« Pour l'instant je préfère ne pas donner de réponse », dit-il; et il se retira dans son ermitage.

Ce fut de ma part une faiblesse, je l'avoue, mais son attitude, à cette occasion, me piqua. Non seulement elle semblait impliquer un certain dédain tranquille, mais sa perversité apparaissait comme de l'ingratitude, étant donné la bienveillante indulgence que je lui avais indéniablement témoignée.

Je me mis de nouveau à ruminer ce qu'il me fallait faire. Mortifié comme je l'étais par sa conduite, et résolu comme je l'avais été à le renvoyer dès qu'il serait entré dans mon bureau, j'avais néanmoins l'impression étrange qu'une force mystérieuse frappait à l'huis de mon cœur, m'interdisant d'accomplir mon dessein et me taxant de scélératesse au cas où j'oserais proférer une seule parole amère contre le plus abandonné des humains. En fin de compte, attirant familièrement ma chaise derrière son paravent, je m'assis auprès de lui et lui dis :

« Bartleby, ne vous souciez donc plus de me révéler votre histoire; mais laissez-moi vous supplier en ami de vous plier autant que possible aux usages de cette étude. Dites à présent que vous nous aiderez à collationner les pièces demain ou après-demain : en un mot, dites que dans un jour ou deux vous commencerez à être un peu raisonnable ; dites cela, Bartleby.

— Pour l'instant, je préférerais ne pas être un peu raisonnable » fut sa réponse

suavement cadavérique.

À ce moment précis, les battants de la porte s'ouvrirent, et Lagrinche s'approcha. Il semblait souffrir des suites d'une insomnie particulièrement pénible, provoquée par une indigestion plus grave que de coutume. Il entendit les derniers mots de Bartleby.

« *Préfèrerais ne pas être*, hein ? grinça Lagrinche. Je lui montrerais mes préférences, moi, monsieur, si j'étais à votre place. » Ici il se tourna vers moi : « Je lui en donnerais, des préférences, à cette tête de mule ! Qu'est-ce donc, monsieur, s'il vous plaît, qu'il *préfère* ne pas faire maintenant ? »

Bartleby ne bougea pas d'un membre.

« Monsieur Lagrinche, dis-je, je préférerais que vous vous retirassiez pour le moment. »

Depuis quelque temps j'avais pris l'habitude de dire involontairement "préférer"

Tandis que je lui parlais, il ne me regardait pas, mais tenait son regard fixé sur mon buste de Cicéron qui, vu la façon dont j'étais assis, se trouvait juste derrière moi, à quelque six pouces au-dessus de ma tête.

« Quelle est votre réponse, Bartleby ? » demandai-je après avoir attendu un temps considérable, pendant lequel sa physionomie demeura impassible, encore que ses lèvres blanches et amincies tremblassent imperceptiblement.

« Pour l'instant je préfère ne pas donner de réponse », dit-il; et il se retira dans son ermitage.

Ce fut de ma part une faiblesse, je l'avoue, mais son attitude, à cette occasion, me piqua. Non seulement elle semblait impliquer un certain dédain tranquille, mais sa perversité apparaissait comme de l'ingratitude, étant donné la bienveillante indulgence que je lui avais indéniablement témoignée.

Je me mis de nouveau à réfléchir ce qu'il me fallait faire. Mortifié comme je l'étais par sa conduite, et résolu comme je l'avais été à le renvoyer dès qu'il serait entré dans mon bureau, j'avais néanmoins l'impression étrange qu'une force mystérieuse frappait à l'huis de mon cœur, m'interdisant d'accomplir mon dessein et me taxant de scélératesse au cas où j'oserais proférer une seule parole amère contre le plus abandonné des humains. En fin de compte, attirant familièrement ma chaise derrière son paravent, je m'assis auprès de lui et lui dis :

« Bartleby, ne vous souciez donc plus de me révéler votre histoire; mais laissez-moi vous supplier en ami de vous plier autant que possible aux usages de cette étude. Dites à présent que vous nous aiderez à collationner les pièces demain ou après-demain : en un mot, dites que

dans un jour ou deux vous commencerez à être un peu raisonnable; dites cela, Bartleby.

— Pour l'instant, je préférerais ne pas être un peu raisonnable » fut sa réponse suavement cadavérique.

À ce moment précis, les battants de la porte s'ouvrirent, et Lagrinche s'approcha. Il semblait souffrir des suites d'une insomnie particulièrement pénible, provoquée par une indigestion plus grave que de coutume. Il entendit les derniers mots de Bartleby.

« *Préférerai ne pas être*, hein ? grinça Lagrinche. Je lui montrerais mes préférences, moi, monsieur, si j'étais à votre place. » Ici il se tourna vers moi : « Je lui en donnerais, des préférences, à cette tête de mule ! Qu'est-ce donc, monsieur, s'il vous plaît, qu'il *préfère* ne pas faire maintenant ? »

Bartleby ne bougea pas d'un membre.

« Monsieur Lagrinche, dis-je, je préférerais que vous vous retirassiez pour le moment. »

Depuis quelque temps j'avais pris l'habitude de dire involontairement « préférer » en toute sorte de circonstances où ce mot n'était pas parfaitement approprié. Et je tremblais à la pensée que mon commerce avec le scribe avait déjà sérieusement affecté mon état mental. À quelle nouvelle et plus profonde aberration ne risquais-je pas de me voir conduit ? Cette crainte n'avait pas été sans influencer sur ma détermination de recourir à des mesures sommaires.

Tandis que Lagrinche s'éloignait avec une mine aigre et renfrognée, Dindon s'approcha d'un air déférent et débonnaire.

« Sauf votre respect, monsieur, dit-il, je pensais hier à Bartleby et je crois que, s'il préférerait seulement prendre tous les jours un quart de bonne bière, cela contribuerait beaucoup à l'amender et lui permettrait de nous aider à collationner sa copie.

— Ainsi donc, vous avez attrapé le mot, vous aussi ! m'écriai-je non sans quelque excitation.

— Sauf votre respect, quel mot, monsieur ? » demanda Dindon, qui s'insinua respectueusement dans l'espace exigü et encombré ménagé derrière le paravent, me faisant heurter le scribe du même coup.

« Quel mot, monsieur ?

— Je préférerais qu'on me laisse tranquille ici », dit Bartleby, comme offensé de se voir harceler de la sorte dans sa retraite.

« Voilà le mot, Dindon, dis-je ; le voilà !

— Oh ! *Préférer* ? Oui, un drôle de mot. Quant à moi, je ne m'en sers jamais. Mais,

monsieur, comme je le disais, si seulement il préférerait...

— Dindon, interrompis-je, vous voudrez bien vous retirer.

— Oh ! certainement, monsieur, si vous le préférez. »

Comme il ouvrait le battant de la porte pour quitter la pièce, Lagrinche m'aperçut de son pupitre et me demanda si je préférerais qu'il copiât un certain document sur du papier bleu ou sur du papier blanc. Il ne mit, ce disant, aucun accent espiègle sur le mot « préférerais ». Je pensai à part moi qu'il me fallait à toute force me débarrasser d'un dément qui nous avait déjà, jusqu'à un certain point, tourné la langue, sinon la tête, à moi et à mes employés. Mais je jugeai prudent de ne pas lui signifier son renvoi sur-le-champ.

Le lendemain, je remarquai que Bartleby ne faisait que demeurer debout à sa fenêtre dans sa rêverie face au mur aveugle. Quand je lui demandai pourquoi il n'écrivait pas, il répondit qu'il avait décidé de ne plus faire d'écritures.

« Quoi, qu'est-ce encore ? m'écriai-je. Ne plus faire d'écritures ?

— Non.

— Et pour quelle raison ?

— Ne voyez-vous pas la raison de vous-même ? » répondit-il avec indifférence.

Je le regardai attentivement et vis que ses yeux avaient un aspect terne et vitreux. Il me vint instantanément à l'esprit que son extraordinaire application à copier devant son obscure fenêtre pendant ses premières semaines à l'étude avait pu affecter temporairement sa vue.

Je fus touché. Je prononçai quelques paroles compatissantes, protestant qu'il faisait fort bien de laisser là pour quelque temps toute écriture et le pressant de profiter de l'occasion pour prendre un peu d'exercice au grand air. De ceci toutefois, il s'abstint. Quelques jours plus tard, mes autres employés étant absents, et me trouvant dans le cas d'avoir à expédier certaines lettres de toute urgence, je pensai que Bartleby, qui n'avait rien d'autre à faire au monde, serait sûrement moins inflexible que de coutume et porterait mon courrier à la poste. Mais il refusa net; et je dus, à mon grand embarras, y aller moi-même.

Les jours passèrent. La vue de Bartleby s'améliorait-elle oui ou non, je n'aurais pu le dire. Selon toute apparence, il me semblait que oui. Mais, lorsque je lui demandai s'il en était bien ainsi, il ne daigna pas répondre. Quoi qu'il en fût, il ne voulait plus faire d'écritures. Et finalement, devant mes sollicitations pressantes, il m'informa qu'il avait définitivement renoncé à la copie.

« Quoi ! m'écriai-je. Supposez que vos yeux aillent tout à fait bien, mieux qu'avant, même, ne feriez-vous pas de copie alors ?

— J'ai renoncé à la copie », dit-il en se retirant.

Il demeura, comme toujours, l'immuable ornement de mon bureau. Plus immuable encore que devant, s'il était possible. Quel parti prendre? Il ne voulait rien faire à l'étude : pourquoi fallait-il qu'il restât là? Pour parler net, il était devenu comme une meule à mon cou, non seulement inutile à titre de parure, mais pénible à porter. Cependant, j'étais peiné pour lui. Je reste en deçà de la vérité en disant qu'il m'inspirait de l'inquiétude pour son propre compte. S'il avait seulement nommé un ami ou un parent, j'eusse instantanément écrit à celui-ci en insistant pour qu'on emmenât le pauvre garçon dans quelque retraite appropriée. Mais il semblait que Bartleby fût seul, absolument seul au monde. Une épave au milieu de l'Atlantique. En fin de compte, les nécessités tyranniques de mes affaires l'emportèrent sur toute autre considération. J'annonçai à Bartleby, aussi poliment que je le pus, qu'il lui faudrait absolument quitter l'étude dans un délai de six jours. Je le pressai de prendre des mesures dans l'intervalle pour se procurer un autre habitat. Je lui offris de l'assister dans cette entreprise s'il voulait bien faire lui-même le premier pas en ce sens.

« Et quand vous me quitterez, Bartleby, ajoutai-je, je ferai en sorte que vous ne partiez pas tout à fait sans ressources. Six jours à dater de l'heure présente, souvenez-vous-en. »

À l'expiration de cette période, je jetai un coup d'œil derrière le paravent : mon Bartleby était là!

Je boutonnai ma jaquette, pris un air décidé, m'avançai vers lui, lui touchai l'épaule et dis :

« Le temps est venu; il faut quitter la place. J'en suis fâché pour vous. Voici de l'argent, mais vous devez partir.

— Je préférerais pas, répondit-il sans cesser de me tourner le dos.

— // *le* faut. »

Il demeura silencieux.

Or j'avais une confiance sans bornes en l'honnêteté de cet homme. Il m'avait fréquemment restitué des pièces de six pence et des shillings que j'avais laissé tomber à terre (car je suis enclin à me montrer fort étourdi dans ces petites choses). La ligne de conduite que j'adoptai alors ne paraîtra donc pas extraordinaire.

« Bartleby, dis-je, je vous dois douze dollars; en voici trente-deux : les vingt dollars en surplus sont à vous. Voulez-vous les prendre ? »

Et je lui tendis les billets.

Il ne bougea point.

« Je les laisserai donc ici », dis-je en mettant les dollars sous un presse-papiers. Après quoi, prenant ma canne et mon chapeau et me dirigeant vers la porte, je me retournai pour ajouter avec calme : « Quand vous aurez retiré vos affaires de ce bureau, Bartleby, vous fermerez naturellement la porte — puisque tout le monde sauf vous est parti pour la journée — et vous voudrez bien glisser votre clef sous le paillason afin que je l'y trouve demain matin. Je ne vous verrai plus. Ainsi donc, adieu. Si par la suite, dans votre nouvelle demeure, je puis vous rendre quelque service, ne manquez pas de m'en aviser par lettre. Adieu, Bartleby, et portez-vous bien. »

Il ne répondit pas un mot. Pareil à l'ultime colonne d'un temple en ruine, il restait debout, solitaire et muet, au milieu de la pièce déserte.

Comme je marchais pensivement vers mon logis, ma vanité prit le dessus sur ma pitié. Je ne laissai pas de m'enorgueillir hautement de la façon magistrale dont je m'étais débarrassé de Bartleby. Je dis : magistrale, et tout observateur sans parti pris acquiescera. La beauté de ma méthode semblait tenir à sa parfaite douceur. Point de rudesse vulgaire, point de bravades d'aucune sorte, point d'éclats fanfarons, point de grandes enjambées à travers la pièce en sommant véhémentement Bartleby d'empaqueter ses misérables hardes et de décamper avec elles. Rien de ce genre. Loin d'enjoindre bruyamment à Bartleby de s'en aller, comme un génie inférieur l'eût pu faire, j'avais *tenu pour acquis* qu'il devait partir; édifiant sur ce présupposé tout ce que j'avais à dire. Plus je pensais à ma méthode, plus j'en étais charmé. Néanmoins le lendemain matin, en m'éveillant, j'eus des doutes; il semblait que le sommeil eût dissipé les fumées de la vanité. L'une des heures où l'homme a le plus de sang-froid et de sagesse est celle qui suit immédiatement son réveil du matin. Ma méthode me semblait aussi avisée que jamais... mais en théorie seulement. Comment supporterait-elle l'épreuve de la pratique, voilà où le bât blessait. C'était vraiment une idée magnifique que d'avoir tenu le départ de Bartleby pour acquis; mais, après tout, ce présupposé était seulement mon fait, nullement celui de Bartleby. L'important n'était pas de savoir si j'avais tenu pour acquis qu'il me quitterait, mais s'il préférerait le faire. C'était un homme de préférences plutôt que de présupposés.

Après le petit déjeuner, je descendis vers la ville tout en arguant des probabilités *pro* et *contra*. Tantôt je pensais que l'affaire échouerait misérablement et que Bartleby serait à mon bureau, bien en vie, comme de coutume, tantôt il me semblait certain que je trouverais sa chaise vide. Et j'allais virevoltant comme une girouette. Au coin de Broadway et de Canal Street, je vis un groupe de gens fort animés qui discutaient avec ardeur.

« Je parie qu'il n'en fera rien, dit une voix comme je passais.

— Qu'il ne s'en ira pas? Tope! dis-je. Avancez la mise. »

Je mettais instinctivement la main à la poche pour miser moi aussi, quand je me rappelai que c'était jour d'élections. Les paroles que j'avais saisies au vol ne se rapportaient pas à Bartleby, mais au succès ou à l'insuccès de quelque candidat à la mairie. Dans ma préoccupation, j'avais bel et bien imaginé que tout Broadway partageait ma nervosité et débattait la même question que moi. Je passai outre, fort heureux que la rumeur de la rue eût couvert ma distraction momentanée.

Comme j'en avais eu l'intention, j'arrivai plus tôt que de coutume à la porte de mon étude. Je m'arrêtai un moment pour écouter. Rien ne bougeait. Bartleby devait être parti. Je tâtai la poignée. La porte était verrouillée. Oui, ma méthode avait réussi à merveille : il semblait vraiment que Bartleby eût disparu. Cela, pourtant, n'allait pas sans une certaine mélancolie. J'étais presque chagrin de mon brillant succès. Je fouillais sous le pal pour y prendre la clef que Bartleby avait dû laisser à mon intention, quand mon genou heurta accidentellement le panneau avec un bruit impératif, et du dedans une voix répondit : « Pas encore, je suis occupé. »

C'était Bartleby.

Je fus comme foudroyé. Je demeurai quelque temps immobile, pareil à cet homme qui, naguère, en Virginie, fut tué par un éclair de chaleur alors qu'il fumait sa pipe à sa fenêtre par une après-midi sans nuages, et qui resta là, penché sur l'après-midi rêveuse, jusqu'à ce qu'on l'eût touché et qu'il tombât.

« Pas parti ! » murmurai-je enfin. Mais, subissant de nouveau le prodigieux ascendant que l'impénétrable scribe avait sur moi — ascendant auquel je ne pouvais échapper entièrement en dépit de mon irritation —, je descendis lentement l'escalier, gagnai la rue et me mis à tourner autour du pâté de maisons en me demandant quel était le prochain geste à faire dans cet embarras sans pareil. Jeter littéralement cet homme à la porte, je ne le pouvais; le chasser en l'accablant d'injures ne me souriait guère ; appeler la police était une idée qui me déplaisait; et pourtant, le laisser jouir de son cadavérique triomphe à mes dépens, je ne voulais pas davantage y songer. Que faire ? Ou, s'il n'y avait rien à faire, que pouvais-je encore *tenir pour acquis*? Oui, de même que, précédemment, j'avais tenu pour acquis par anticipation que Bartleby partirait, de même, je pouvais à présent tenir pour acquis rétrospectivement qu'il était bien parti. Tirant les conséquences logiques de ce présupposé, j'entrerais précipitamment dans mon étude, prétendrais ne voir aucunement Bartleby et marcherais droit à sa rencontre comme s'il n'était que du vent. Ce serait là, selon toute apparence, un coup qui porterait. Il n'était guère vraisemblable que Bartleby pût résister à pareille application de la doctrine des présupposés. Mais, tout bien considéré, le succès de ce plan me parut assez douteux. Je résolus de débattre à nouveau l'affaire avec lui.

« Bartleby, dis-je en entrant dans l'étude avec un air de calme sévérité, je suis sérieusement mécontent. Je suis peiné, Bartleby. J'avais une meilleure idée de vous. Je m'étais figuré que vous étiez d'un naturel trop raffiné pour que, dans un dilemme délicat, une légère allusion — en un mot, une présupposition — ne suffît point; mais il paraît que je m'étais trompé. Quoi ! ajoutai-je avec un tressaillement non feint, vous n'avez pas même touché à cet argent! » Et je désignai les billets qui se trouvaient à l'endroit précis où je les avais laissés la veille au soir.

Il ne répondit rien.

« Voulez-vous ou ne voulez-vous pas me quitter? » demandai-je alors dans un accès de colère soudaine en m'avançant tout près de lui.

« Je préférerais *ne pas* vous quitter », répondit-il eh insistant doucement sur le « ne pas ».

« Quel droit au monde avez-vous de rester ici? Payez-vous un loyer? Payez-vous mes impôts? Ou bien ces bureaux sont-ils à vous ? »

Il ne répondit rien.

« Êtes-vous prêt à poursuivre vos écritures à présent? Vos yeux sont-ils guéris? Pourriez-vous copier une petite pièce pour moi ce matin? Ou m'aider à collationner quelques lignes? Ou faire un saut jusqu'à la poste? En un mot, ferez-vous quoi que ce soit pour donner couleur à votre refus de quitter les lieux? »

Il se retira silencieusement dans son ermitage. J'étais maintenant dans un tel état de nervosité et de ressentiment que je jugeai prudent de m'abstenir pour l'heure de toute autre démonstration. Bartleby et moi étions seuls. Je me rappelai la tragédie qui s'était déroulée entre l'infortuné Adams et l'encore plus infortuné Colt dans le bureau désert de ce dernier; et comment le pauvre Colt, terriblement irrité par Adams et s'abandonnant imprudemment à un emportement effréné, s'était laissé entraîner à commettre involontairement son acte fatal — un acte qu'assurément nul ne saurait déplorer davantage que son auteur. Il m'était souvent venu à l'esprit au cours de mes méditations à ce propos que, si leur altercation avait eu lieu sur la place publique ou dans une résidence privée, elle ne se fût pas terminée de la même façon. C'est le fait de s'être trouvé seuls dans un bureau désert, à l'étage d'un édifice que n'humanisait et ne sanctifiait aucune influence domestique — un bureau au plancher nu, d'aspect poussiéreux et hagard — oui, c'est là, sans doute, ce qui avait dû contribuer pour une grande part à pousser jusqu'à la frénésie l'irritation du malheureux Colt.

Mais quand ce vieil Adam de ressentiment s'éleva en moi et m'inspira des tentations au sujet de Bartleby, je le saisis à bras-le-corps et le terrassai. Comment cela? Eh bien,

simplement en me remémorant la divine injonction : « Je vous apporte un nouveau commandement : aimez-vous les uns les autres. » Oui, voilà ce qui me sauva. C'est l'une des moindres vertus de la charité qu'elle opère souvent comme un grand principe de sagesse et de prudence ; elle est pour qui la possède une excellente sauvegarde. On a vu commettre des meurtres par jalousie, par colère, par haine, par égoïsme, par orgueil spirituel, mais ouït-on jamais parler d'un meurtre diabolique commis au nom de la douce charité? Leur seul intérêt personnel, à défaut d'un motif meilleur, devrait donc inciter tous les hommes, et particulièrement les tempéraments emportés, à la charité et à la philanthropie. Dans le cas présent, en tout cas, je m'appliquai à étouffer les sentiments d'exaspération que m'inspirait le scribe en interprétant sa conduite avec bienveillance. Pauvre garçon, pauvre garçon ! pensai-je, il ne songe point à mal : et puis il en a vu de dures et mérite de l'indulgence.

En outre, je lis en sorte de *m'occuper* immédiatement et de ranimer du même coup mes esprits abattus. J'essayai de me persuader qu'au cours de la matinée, à son heure et de son propre mouvement, Bartleby émergerait de son ermitage et prendrait résolument la direction de la porte. Mais non. Midi et demi sonna. Dindon se mit à offrir un visage flambant, à renverser son encrier, à manifester en toutes choses sa turbulence; Lagrinche tomba dans une courtoisie tranquille; Gingembre mâchonna sa pomme méridienne; et Bartleby resta debout à sa fenêtre, perdu dans l'une de ses plus profondes rêveries face au mur aveugle. Le croira-t-on? Dois-je l'avouer? Cette après-midi-là, je quittai l'étude sans lui dire un mot de plus.

Quelques jours passèrent, pendant lesquels je pratiquai quelque peu à mes moments perdus *La Volonté* d'Edwards et *La Nécessité* de Priestley. Dans la conjoncture, ces ouvrages eurent sur moi une influence salutaire. Je vins peu à peu à me persuader que mes désagréments relatifs au scribe étaient prédestinés de toute éternité, que Bartleby avait été nanti d'un billet de logement pour mon étude par une très sage Providence, et cela pour quelque mystérieux dessein qu'il ne m'appartenait pas, à moi, simple mortel, de sonder. « Oui, Bartleby, pensai-je, reste là derrière ton paravent, je ne te persécuterai plus; tu es aussi inoffensif, aussi peu bruyant que n'importe laquelle de ces vieilleschaises; bref, je ne me sens jamais autant en paix que lorsque je te sais là. Je le vois, je l'éprouve enfin ; je pénètre la raison d'être prédestinée de ma vie. Je suis satisfait. D'autres peuvent avoir des rôles plus élevés à jouer; quant à moi, ma mission en ce monde, Bartleby, est de mettre mon étude à ta disposition aussi longtemps que tu trouveras bon d'y rester. »

Je crois que ce sage et bienheureux état d'esprit eût persisté sans les remarques peu charitables dont me gratifiaient spontanément les collègues qui venaient me rendre visite. Mais le continuel contact d'esprits intolérants finit par user les meilleures résolutions des plus généreux d'entre les hommes; bien qu'à vrai dire, lorsque j'y réfléchis, il fût assez naturel que

les visiteurs qui entraient dans mon bureau, frappés par l'aspect singulier de l'inexplicable Bartleby, fussent tentés de lancer quelques sinistres observations à son sujet. Parfois un avoué, venant à mon étude pour traiter quelque affaire avec moi et n'y trouvant que le scribe, s'efforçait d'obtenir de lui quelque information précise sur les lieux que je fréquentais ; mais Bartleby, sans prendre garde à son papotage, demeurait immobile au milieu de la pièce. De sorte qu'après l'avoir contemplé pendant un certain temps dans cette posture, l'avoué s'en allait gros-Jean comme devant.

Il arrivait aussi, lorsqu'un jugement en référé se déroulait à mon étude et que la séance battait son plein dans la salle bondée d'hommes de loi et de témoins, il arrivait, dis-je, que l'un de ces messieurs, se trouvant fort occupé et voyant Bartleby entièrement oisif, lui demandait de courir à son bureau (j'entends le bureau du monsieur en question) pour lui rapporter certains papiers. Sur quoi, Bartleby refusait tranquillement, sans sortir pour autant de son oisiveté. Alors l'homme de loi le dévisageait fixement, puis se tournait vers moi. Mais que pouvais-je dire? Finalement, je me rendis compte que, dans le cercle de mes relations d'affaires, un murmure d'étonnement courait de bouche en bouche à propos de l'étrange individu que j'avais à mon étude. Cela m'ennuya fort. L'idée me vint que Bartleby pourrait bien atteindre à un âge avancé, continuer à occuper mes bureaux et à défier mon autorité, déconcerter mes visiteurs, exposer au scandale ma réputation professionnelle, jeter une ombre générale sur les lieux, se maintenir en vie jusqu'au bout grâce à ses économies (sans aucun doute il ne dépensait que quelques sous par jour) et, venant peut-être à me survivre, réclamer enfin la possession de mon étude en vertu du droit que lui conférerait son occupation perpétuelle. Ces sombres perspectives s'offrant de plus en plus souvent à mon esprit, et mes amis ne cessant de me prodiguer leurs impitoyables remarques sur l'apparition qui hantait mon bureau, un grand changement s'opéra en moi. Je résolus de rassembler toutes mes forces et de me débarrasser à jamais de cet intolérable incubé.

Cependant, avant de n'élaborer à cette fin aucun plan compliqué, je me contentai d'abord de suggérer à Bartleby l'opportunité de son départ définitif. Je recommandai cette idée d'un ton calme et grave à sa mûre et attentive considération. Mais, après avoir pris trois jours pour méditer là-dessus, il m'informa que sa détermination première demeurerait inchangée; qu'en un mot, il préférerait rester avec moi.

Que vais-je faire? me demandai-je alors en boutonnant ma jaquette jusqu'au dernier bouton. Que vais-je faire? Que dois-je faire? Qu'est-ce que ma conscience me *dicte* au sujet de cet homme, ou plutôt de ce fantôme? Me débarrasser de lui s'impose. S'en aller, c'est bel et bien ce qu'il fera. Mais comment? Tu ne vas pas jeter ce malheureux, ce pâle et passif mortel — tu ne vas pas jeter une créature aussi désarmée à la porte ? Tu ne vas pas te

déshonorer par un pareil acte de cruauté? Non, je ne veux pas, je ne puis pas flaire cela. J'aimerais mieux le laisser vivre et mourir ici — quitte à sceller ensuite ses restes dans la muraille. Que feras-tu donc ? En dépit de toutes tes exhortations, il ne s'en ira point. Quant aux gratifications, il les laisse sur ta table, sous ton propre presse-papiers. Il est clair, en un mot, qu'il préfère se cramponner à toi.

Alors il faut prendre une mesure sévère, exceptionnelle. Quoi! Tu ne vas tout de même pas le faire appréhender par un agent de police et commettre à la prison commune son innocente pâleur? D'ailleurs, sur quoi t'appuierais-tu pour perpétrer cela? Sur le fait que c'est un vagabond ? Comment! Un vagabond, un rôdeur, lui qui refuse de bouger? C'est justement parce qu'il *ne veut pas* être un vagabond que tu cherches à le classer comme tel; cela est par trop absurde. Pas de moyens d'existence visibles : là je le tiens. Point du tout, car il est indubitable qu'il subvient à son existence, et c'est là pour un homme la seule façon irréfutable de prouver qu'il en a les moyens. Il suffit; puisqu'il ne veut pas me quitter, il faut que je le quitte. Je changerai de bureau; j'émigrerai ailleurs; et je le préviendrai honnêtement que, si je le trouve dans mes nouveaux locaux, je le poursuivrai en justice pour pure et simple violation de domicile.

En conséquence, je lui tins le lendemain le discours suivant :

« Je trouve ce bureau trop éloigné de l'Hôtel de Ville; l'atmosphère est malsaine. En un mot, je me propose de changer de locaux la semaine prochaine, et je n'aurai plus besoin de vos services. Je vous le dis dès à présent, afin que vous cherchiez un autre habitat. » Il ne répondit rien, et pas un mot ne fut ajouté.

Au jour dit, je commandai des fourgons et des hommes, me rendis à mes bureaux, et, comme j'avais peu de meubles, le tout fut enlevé en quelques heures. Du commencement à la fin, le scribe resta debout derrière le paravent, que j'ordonnai de n'enlever qu'en dernier lieu. Finalement, on le retira et, lorsqu'il eut été plié comme un énorme in-folio, Bartleby resta l'immobile occupant d'une pièce nue. Je m'attardai quelques instants dans le vestibule pour l'observer, et je sentis monter en moi comme un remords.

Je rentrai dans la pièce, la main à la poche et... et le cœur serré.

« Au revoir, Bartleby. Je m'en vais... au revoir, et que Dieu d'une façon ou d'une autre vous bénisse; prenez ceci », ajoutai-je en lui glissant un billet dans la main. Mais le billet tomba sur le plancher, et alors — chose étrange — je dus m'arracher à cet homme dont j'avais tant aspiré à me débarrasser.

Une fois établi dans mes nouveaux quartiers, pendant un jour ou deux je tins ma porte verrouillée, tressaillant à chaque bruit de pas dans les couloirs. Lorsque je regagnais mes bureaux après ne fût-ce qu'une courte absence, je m'arrêtais un instant sur le seuil pour écouter

attentivement avant de mettre la clef dans la serrure. Mais ces craintes étaient superflues. Bartleby ne revint jamais dans mes parages.

Je pensais que tout allait bien lorsque je reçus la visite d'un inconnu qui me demanda d'un air soucieux si je n'avais pas occupé récemment des bureaux au n°... de Wall Street.

Plein de pressentiments, je répondis que oui.

« Alors, monsieur, dit l'inconnu qui s'avéra être un homme de loi, vous êtes responsable de l'individu que vous y avez laissé. Il refuse de faire de la copie, il refuse de faire quoi que ce soit. Il dit qu'il préfère s'abstenir; et il refuse de quitter les lieux.

— Je regrette beaucoup, monsieur, répondis avec une feinte tranquillité, mais aussi avec un tremblement intérieur; en vérité l'homme auquel vous faites allusion ne m'est rien, il n'est ni mon parent ni mon employé, et vous ne sauriez me rendre responsable de lui.

— Au nom du Ciel, qui est-ce ?

— Je suis parfaitement incapable de vous renseigner. Je ne sais rien de lui. Je l'ai naguère employé comme copiste ; mais il y a quelque temps qu'il n'a plus rien fait pour moi.

— Je lui réglerai son compte alors. Au revoir, monsieur. »

Plusieurs jours passèrent, et je n'entendis plus parler de rien. La charité me disait souvent de me rendre sur les lieux pour voir le pauvre Bartleby, mais certaine crainte frileuse de je ne sais quoi me retint toujours.

Cette fois, c'en est fait de Bartleby, pensai-je lorsqu'une nouvelle semaine se fut écoulée sans que j'eusse entendu parler de lui. Mais le lendemain, en arrivant à mon bureau, je trouvai plusieurs personnes qui m'attendaient devant ma porte dans un état d'extrême surexcitation.

« C'est lui; le voilà qui arrive! » s'écria le chef de file, en qui je reconnus l'homme de loi dont j'avais déjà reçu la visite.

« Il faut l'emmener sur-le-champ, monsieur », s'écria un personnage corpulent en s'avançant vers moi (je reconnus en lui le propriétaire du n°... de Wall Street). « Ces messieurs, qui sont mes locataires, ne peuvent pas supporter plus longtemps cet état de choses. Monsieur B. (il désignait l'homme de loi) l'a mis à la porte de son bureau, et maintenant il persiste à hanter l'ensemble de la maison ; il s'assoit sur la rampe de l'escalier pendant la journée et, la nuit, il dort dans le vestibule. Tout le monde se plaint. Les clients désertent les bureaux; on craint même une émeute; il faut que vous fassiez quelque chose, et cela sans délai. »

Je reculai, abasourdi, devant ce torrent de paroles, et j'aurais donné bien des choses pour pouvoir aller m'enfermer dans mes nouveaux quartiers. En vain protestai-je que Bartleby

ne m'était rien, qu'il ne me concernait pas plus que n'importe qui : j'étais la dernière personne dont on savait qu'elle avait eu affaire à lui, et l'on m'en imputait la terrible charge. Craignant de voir traîner mon nom dans les journaux (comme l'un des assistants m'en menaça obscurément), je pesai la question et déclarai enfin que, si l'homme de loi me permettait d'avoir une entrevue confidentielle avec le scribe dans son cabinet, je ferais de mon mieux au cours de l'après-midi pour les délivrer du fardeau dont ils se plaignaient.

Lorsque je montai l'escalier de mes anciens locaux, je trouvai Bartleby assis en silence sur la rampe du palier.

« Que faites-vous là, Bartleby? demandai-je.

— Je suis assis sur la rampe », répondit-il doucement.

Je l'emmenai dans le cabinet de l'homme de loi, et celui-ci nous laissa.

« Bartleby, lui dis-je, vous rendez-vous compte que vous êtes pour moi une source de grands tracas en persistant à occuper ce vestibule après votre renvoi du bureau? »

Pas de réponse.

« Allons, c'est une nécessité, de deux choses l'une : ou bien vous ferez quelque chose de vous-même, ou bien on fera quelque chose à votre sujet. Voyons, dans quelle sorte d'affaires voudriez-vous entrer? Voudriez-vous vous engager à nouveau comme copiste?

— Non, je préférerais m'abstenir de tout changement.

— Aimeriez-vous à être commis aux écritures dans une épicerie?

— Ce serait trop enfermé. Non, je n'aimerais pas être commis, mais je ne suis pas difficile.

— Trop enfermé ! m'écriai-je ; mais vous restez enfermé tout le temps!

— Je préférerais ne pas être commis », reprit-il, comme pour régler une fois pour toutes cette petite question.

« Aimeriez-vous à tenir un bar ? Ce n'est pas une occupation qui éprouve la vue.

— Je n'aimerais pas du tout ça. Mais, encore une fois, je ne suis pas difficile. »

Sa loquacité inaccoutumée m'encouragea. Je revins à la charge :

« Eh bien ! alors, aimeriez-vous à courir le pays en encaissant des factures pour le compte de marchands? Votre santé en serait améliorée.

— Non, je préférerais autre chose.

— Vous plairait-il alors d'accompagner en Europe quelque jeune homme de bonne famille

qui profiterait des avantages de votre conversation?

— Pas du tout. Je n'ai pas l'impression qu'il n'y ait rien de bien défini là-dedans. J'aime à être sédentaire. Mais je ne suis pas difficile.

— Sédentaire vous serez donc! » m'écriai-je, perdant toute patience et, pour la première fois dans l'histoire de mes exaspérantes relations avec lui, me mettant bel et bien en colère. « Si vous ne quittez pas les lieux avant la nuit, je me verrai obligé... en vérité je *suis* obligé de... de... de quitter les lieux moi-même ! » conclus-je assez absurdement, ne sachant à quelle menace recourir pour intimider son inertie et forcer son consentement. Estimant tout autre effort inutile, j'allais partir précipitamment lorsqu'une dernière idée me vint à l'esprit — une idée qu'au demeurant je n'avais pas laissé de caresser déjà.

« Bartleby, dis-je du ton le plus doux que je pusse prendre dans des circonstances aussi irritantes, voulez-vous m'accompagner chez moi maintenant — non pas à mon bureau, mais à mon logis — et y rester jusqu'à ce que nous ayons décidé ensemble tout à loisir des dispositions appropriées à prendre pour vous? Venez, allons-y de ce pas.

— Non, pour l'instant je préférerais m'abstenir de tout changement, quel qu'il soit »

Je ne répondis pas; mais esquivant tout un chacun avec succès par la soudaineté et la rapidité de ma fuite, je me précipitai hors de la maison, remontai Wall Street en courant dans la direction de Broadway et là, sautant dans le premier omnibus venu, me trouvai bientôt à l'abri de toute poursuite. Dès que j'eus retrouvé mon calme, je vis clairement que j'avais fait désormais tout ce que je pouvais faire — compte tenu des exigences du propriétaire et des locataires aussi bien que de mon propre désir et de mon sentiment du devoir — pour venir en aide à Bartleby et le protéger de toute persécution brutale. Je m'efforçai alors d'être parfaitement insouciant et tranquille; et mes efforts eurent l'approbation de ma conscience ; mais à dire vrai, ils ne furent pas aussi fructueux que j'aurais pu le souhaiter. Je craignais tant de me voir pourchasser à nouveau par le propriétaire furibond et par ses locataires exaspérés que, laissant le soin de mes affaires à Lagrinche pour quelques jours, je parcourus dans mon cabriolet les hauts quartiers de la ville et des faubourgs, gagnant Jersey City et Hoboken et poussant même des pointes fugitives jusqu'à Manhattanville et Astoria. En fait, pendant cette période, je vécus pour ainsi dire dans mon cabriolet.

Lorsque je regagnai mon étude, je trouvai sur mon bureau une lettre du propriétaire. Je l'ouvris d'une main tremblante; mon correspondant m'informait qu'il avait prévenu la police et fait mettre Bartleby aux Tombes pour vagabondage. Il me demandait en outre, puisque j'en savais plus long que quiconque à son sujet, de me rendre auxdites Tombes et d'exposer congrûment les faits. Cette nouvelle produisit sur moi des effets contradictoires. Mon premier mouvement

fut d'être indigné; mais en fin de compte, j'approuvai presque. L'humeur énergique et expéditive du propriétaire lui avait inspiré une ligne de conduite que je ne me fusse sans doute jamais résolu à prendre. Cependant, en dernier ressort et dans des circonstances aussi exceptionnelles, il semblait que ce fût le seul parti possible.

Comme je l'appris plus tard, le pauvre scribe n'avait pas offert la moindre résistance lorsqu'on lui avait annoncé qu'il allait être conduit aux Tombes : il s'était contenté d'acquiescer en silence à sa manière livide, impassible.

Quelques-uns des assistants, mus par la compassion et la curiosité, s'étaient joints au groupe ; et la procession silencieuse, précédée de l'un des agents qui donnait le bras à Bartleby, avait défilé à travers le bruit, la chaleur et la gaieté des rues tumultueuses à midi.

Le jour même où je reçus la lettre, je me rendis aux Tombes ou, pour parler avec plus de propriété, aux Prisons. Après avoir cherché le fonctionnaire compétent, j'exposai le motif de ma visite, et l'on m'informa que l'individu que je décrivais se trouvait bien là. J'assurai alors à mon interlocuteur que Bartleby était un homme parfaitement honnête et, en dépit de ses inexplicables excentricités, digne de la plus grande compassion. Je racontai tout ce que je savais à son sujet et terminai en insistant pour qu'on lui rendit la détention aussi douce que possible, jusqu'au moment où l'on pourrait prendre à son égard un parti moins rigoureux — bien qu'en vérité je ne visse guère lequel, à moins que, faute de mieux, on ne recourût à l'hospice. Je demandai ensuite à voir Bartleby.

Comme aucune charge infamante ne pesait sur lui et qu'il se comportait d'une façon parfaitement inoffensive et sereine, on lui avait permis d'errer librement à travers la prison, notamment dans les cours intérieures tapissées de gazon. Et je le trouvai là, qui se tenait tout seul dans la plus tranquille des cours, le visage tourné vers un haut mur, cependant qu'alentour, à travers les fentes étroites des fenêtres de la prison, je croyais voir les meurtriers et les voleurs darder sur lui leurs regards.

« Bartleby!

— Je vous connais, dit-il sans se retourner — et je n'ai rien à vous dire.

— Ce n'est pas moi qui vous ai envoyé ici, Bartleby, répondis-je, vivement peiné de son soupçon implicite. D'ailleurs, pour vous, cet endroit ne devrait pas être un lieu tellement infâme : aucun déshonneur n'en rejallit sur vous. Et voyez, ce n'est pas aussi triste, ici, qu'on pourrait le croire. Regardez, il y a là le ciel, et ici le gazon.

— Je sais où je suis », répondit-il. Après quoi il ne voulut plus rien dire, et je le quittai.

Comme je regagnais le corridor, un gros homme viandeux, affublé d'un tablier, m'accosta et me dit en lançant son pouce par-dessus son épaule :

« C'est votre ami?

— Oui.

— Est-ce qu'il veut mourir de faim ? Si c'est ça qu'il veut, c'est facile : il n'a qu'à se contenter de l'ordinaire.

Qui êtes-vous? » demandai-je, ne sachant que penser d'un personnage qui parlait d'une façon aussi peu officielle en un tel lieu.

— Je suis le marchand de bouffe. Les messieurs qui ont des amis ici me chargent de leur procurer du bon manger.

— Est-ce vrai? » dis-je en me tournant vers le geôlier.

Celui-ci fit signe que oui.

« Eh bien, alors », dis-je en glissant quelque argent dans la main du cuistot (puisqu'on le nommait ainsi), « je désire que vous preniez tout particulièrement soin de mon ami; donnez-lui le meilleur déjeuner que vous pourrez. Et traitez-le aussi poliment que possible.

— Présentez-moi, voulez-vous? » dit le marchand de bouffe en me regardant de l'air d'un homme qui semblait impatient de me donner un aperçu de sa bonne éducation.

Jugeant que cela serait profitable au scribe, j'acquiesçai; et après avoir demandé son nom au marchand de bouffe, je m'approchai avec lui de Bartleby.

« Bartleby, voici un ami ; il vous sera fort utile.

— Vot' serviteur, monsieur, vot' serviteur », dit le marchand de bouffe en faisant un profond salut derrière son tablier. « J'espère que l'endroit vous plaît, monsieur; de beaux terrains... des locaux frais... j'espère que vous resterez quelque temps avec nous, monsieur... je tâcherai de rendre votre séjour agréable. Que désirez-vous pour déjeuner aujourd'hui?

— Je préfère ne pas déjeuner aujourd'hui, dit Bartleby en se détournant. Cela ne m'irait pas. Je n'ai pas l'habitude de déjeuner. »

Ce disant, il s'en fut lentement de l'autre côté de la cour et se posta face au mur aveugle.

« Comment ça? dit le marchand de bouffe en me jetant un regard stupéfait. Il est bizarre, non ?

— Je crois qu'il a l'esprit un peu dérangé, dis-je tristement.

— Dérangé? dérangé vraiment? Ma parole, je prenais vot' copain pour un de ces messieurs les faussaires; toujours pâles et distingués, ces faussaires. J'peux pas m'empêcher de les plaindre, monsieur, c'est plus fort que moi. Avez-vous connu Monroe Edwards? » ajouta-t-il d'une voix émue, et il s'arrêta. Puis, posant sa main sur mon épaule dans un geste de pitié :

« Il est mort de la poitrine à Sing-Sing, soupira-t-il. Ainsi donc, vous n'avez pas été en relation avec Monroe?

— Non, je n'ai jamais entretenu de relations sociales avec aucun faussaire. Mais je ne puis rester plus longtemps. Prenez soin de mon ami. Vous n'y perdrez rien. Je vous reverrai. »

Quelques jours plus tard, je fus admis de nouveau à pénétrer dans les Tombes et je parcourus les couloirs à la recherche de Bartleby, mais sans le trouver.

« Je l'ai vu sortir de sa cellule, il y a un petit moment, dit un geôlier. Peut-être qu'il est allé flâner dans les cours.

J'allai donc dans cette direction.

« Vous cherchez l'homme silencieux? dit un autre geôlier en me croisant. Il est couché là-bas — endormi dans la cour. Il n'y a pas vingt minutes que je l'ai vu couché par terre. »

La cour était parfaitement tranquille, car les prisonniers ordinaires n'y avaient point accès. Les murs d'une extraordinaire épaisseur qui l'entouraient ne laissaient venir à elle aucun bruit. Le caractère égyptien de cette maçonnerie pesait lugubrement sur moi. Mais un doux gazon captif croissait sous les pas. Le cœur des éternelles pyramides, eut-on dit, dans les fentes desquelles, par quelque étrange magie, des semences de gazon, chues du bec des oiseaux, avaient germé.

Étrangement recroquevillé au pied du mur, couché sur le flanc, les genoux repliés et la tête touchant les pierres froides : tel m'apparut l'émacé Bartleby. Mais rien ne bougeait. Je m'arrêtai, puis m'approchai tout contre lui ; je vis en me penchant que ses yeux voilés étaient ouverts; par ailleurs, il semblait profondément endormi. Quelque chose m'incita à le toucher. Je tâtai sa main : un frisson convulsif courut le long de mon bras et de mon échine jusqu'à mes pieds.

La face ronde du marchand de bouffe me dévisageait :

« Son déjeuner est prêt. Est-ce qu'il va encore se passer de déjeuner aujourd'hui? Il vit donc sans déjeuner?

— Il vit sans déjeuner, répondis-je, et lui fermai les yeux.

— Hé!... Il dort, n'est-ce pas?

— Avec les rois et les conseillers^[3], murmurai-je.

Il n'y a guère lieu, semble-t-il, de pousser plus loin ce récit. L'imagination suppléera aisément au maigre exposé de l'enterrement du pauvre Bartleby. Mais avant de quitter le

lecteur, qu'il me soit permis de lui dire que, si ce petit récit l'a suffisamment intéressé pour éveiller sa curiosité à l'endroit de Bartleby et du genre de vie qu'il avait pu mener avant que le présent narrateur eût fait sa connaissance, tout ce que je puis répondre, c'est que je partage pleinement ladite curiosité, mais que je suis complètement incapable d'y satisfaire. Je ne sais toutefois si je dois divulguer certaine petite rumeur qui vint à mes oreilles quelques mois après le décès du scribe. Sur quel fondement reposait-elle, je n'ai jamais pu le découvrir; aussi suis-je incapable de dire dans quelle mesure elle est véridique. Malgré tout, comme ce vague bruit n'a pas été sans éveiller en moi certain intérêt suggestif, quelque triste qu'il fût, peut-être en sera-t-il de même pour autrui, et je vais le rapporter brièvement. La rumeur, donc, voulait que Bartleby eût exercé une fonction subalterne au service des Lettres au Rebut de Washington, et qu'il en eût été soudainement jeté hors par un changement administratif. Quand je songe à cette rumeur, je puis à peine exprimer l'émotion qui s'empare de moi. Les lettres au rebut! Cela ne rend-il point le son d'hommes au rebut? Imaginez un homme condamné par la nature et l'infortune à une blême désespérance; peut-on concevoir besogne mieux faite pour l'accroître que celle de manier continuellement ces lettres au rebut et de les préparer pour les flammes? Car on les brûle chaque année par charretées. Parfois, des feuillets pliés, le pâle employé tire un anneau : le doigt auquel il fut destiné s'effrite peut-être dans la tombe ; un billet de banque que la charité envoya en toute hâte : celui qu'il eût secouru ne mange plus, ne connaît plus la faim ; un pardon pour des êtres qui moururent bourrelés de remords; un espoir pour des êtres qui moururent désespérés; de bonnes nouvelles pour des êtres qui moururent accablés par le malheur. Messages de vie, ces lettres courent vers la mort.

Ah! Bartleby! Ah! humanité!

Notes pour une vie de Herman Melville

PAR PHILIPPE JAWORSKI

1819-1830

Herman Melvill naît le 1^{er} août 1819 à New York, au n° 6 de Pearl Street. À proximité des quais, cette artère du sud-est de Manhattan constituait alors le centre du commerce d'importation des textiles de France et d'Angleterre.

Herman est le troisième des huit enfants (et le second fils) de Maria Gansevoort et Allan Melvill. Du côté maternel, ses aïeux sont des patriciens d'origine hollandaise, dont le plus prestigieux est le général Peter Gansevoort, d'Albany, héros de la révolution américaine. Du côté paternel, une lignée de commerçants écossais. Le père d'Allan, le major Thomas Melvill, de Boston, a lui aussi joué un rôle glorieux pendant la guerre d'indépendance.

New York, qui compte alors 130 000 habitants, est devenu en deux décennies le port le plus actif de la côte nord-est. Croissance prodigieusement rapide mais anar — chique : la ville a gardé un caractère semi-rural, et elle est périodiquement touchée par des épidémies de typhus et de fièvre jaune.

Le père de Herman importe de France ce qu'on appelait des « nouveautés ». À partir de 1826, l'économie nationale entre dans une période de stagnation. Allan Melvill résiste mal à la brutale concurrence britannique et ses affaires commencent à péricliter. Il doit faire des emprunts de plus en plus importants à son père ainsi qu'à son riche beau-frère, Peter Gansevoort, qui devient peu à peu le soutien financier de la famille. Celle-ci déménage trois fois entre 1820 et 1830, pour s'installer à l'automne 1830, après la faillite d'Allan, à Albany, capitale de l'État de New York, à proximité des Gansevoort. Là, Allan travaille comme employé dans une fabrique de fourrures.

Aux yeux du père, Gansevoort, de quatre ans l'aîné de Herman, fait figure de prodige scolaire. Allan écrit de Herman qu'il a la compréhension un peu lente. Pourtant, il semble bien réussir lui aussi. En 1828, il reçoit le titre de meilleur orateur de l'école privée de New York où il poursuit ses études (des études qu'on dirait aujourd'hui plus commerciales que classiques). Trois ans plus tard, au collège d'Albany, il obtiendra le 1^{er} prix de comptabilité.

1831-1832

Au cours d'un voyage à New York en décembre 1831, Allan Melvill, qui tente avec difficulté de redevenir son propre patron, contracte une pneumonie. Il meurt, délirant, le 28 janvier 1832. Gansevoort et Herman quittent le collège d'Albany. Gansevoort, aidé par l'oncle Peter, ouvre un commerce de peaux et fourrures qui prospérera pendant trois ans. (C'est au moment où il se lance dans les affaires que Gansevoort ajoute un e au nom patronymique. Le reste de la famille adoptera rapidement la nouvelle orthographe.) Herman, qui a treize ans, devient employé à la New York State Bank dont l'oncle Peter est l'un des administrateurs.

1834-1835

Peut-être à cause d'une faiblesse des yeux — séquelle d'une scarlatine —, Herman, deux ans plus tard, quitte la banque de l'oncle Peter et va passer plusieurs mois aux champs, chez l'oncle Thomas qui possède à Pittsfield, dans le Massachusetts, une ferme qu'il tente laborieusement d'exploiter.

Début 1835, Herman revient à Albany et s'inscrit au lycée classique de la ville. C'est à ce moment qu'il fait ses premières lectures marquantes : Cooper, Scott, Byron, les poètes anglais du XVIII^e siècle. Après les cours, il tient les comptes du commerce de son frère Gansevoort.

1837

En avril, un mouvement de panique financière accule Gansevoort à la faillite. Les Melville, qui ont perdu beaucoup d'argent en essayant de renflouer l'affaire de Gansevoort, quittent la confortable maison d'Albany et vont s'installer à Lansingburgh, petite ville située sur les bords de l'Hudson à une quinzaine de kilomètres au nord d'Albany. Gansevoort s'enfonce dans une dépression nerveuse qui durera près d'un an. Herman enseigne un temps comme instituteur dans une école de campagne près de Pittsfield. Puis, de retour à Lansingburgh, il suit, au collège de la ville, des cours d'arpentage.

1839

Herman pense pouvoir trouver un emploi de géomètre-arpenteur à l'ouest, sur le canal Érié, mais le projet reste sans lendemain.

(Les 4 et 18 mai de cette année paraissent dans le *Démocratie Press and Lansingburgh Advertiser* deux courts textes de fiction intitulés « Fragments from a Writing Desk », qui pourraient bien être de la plume de Melville, tout comme le bref récit de cauchemar « The Death Craft » — « La nef de mort » — publié dans le même journal six mois plus tard.)

Il y a des voyageurs et des hommes de mer dans la famille : le capitaine John D'Wolf, beau-frère du père de Herman, a fait un voyage d'exploration en Sibérie resté célèbre dans les annales familiales, et trois cousins Gansevoort sont marins. Léonard Gansevoort, par exemple, vient de rentrer d'une longue chasse à la baleine. La mer reste encore souvent le refuge des jeunes sans espoir : Herman s'engage comme mousse à bord d'un navire marchand, le *St. Lawrence*, en partance pour Liverpool. C'est la première croisière, New York-Liverpool-New York (5 juin-30 septembre 1839), qui s'inscrira dans l'œuvre dix ans plus tard comme un roman d'apprentissage de la vie en mer et de la ville industrielle infernale sous le titre de *Redburn*.

À son retour, il trouve la maisonnée dans une situation financière critique. Il se remet fiévreusement en quête d'un travail.

1840

Nouveau poste de maître d'école à Greenbush, qui ne sera pas rémunéré. Puis nouvel espoir à l'ouest : au début de l'été 1840 Herman, accompagné d'un ami de Greenbush, Eli Fly, part rejoindre l'oncle Thomas (qui a cédé sa ferme de Pittsfield à son fils) à Galena, dans l'Illinois, où l'on a récemment découvert des gisements de plomb. Mais c'est en vain qu'il parcourra la « frontière » occidentale de l'État, descendant sans doute le Mississippi jusqu'à Cairo. En novembre, il est de retour à New York. Eli Fly (qui est peut-être l'un des modèles de Bartleby) trouve un emploi de copiste chez un avoué new-yorkais. Herman Melville, lui, gagne Nantucket, berceau américain de la chasse à la baleine. Le 26 décembre, il signe son inscription au rôle de *YAcushnet*, trois-mâts baleinier de 358 tonnes, flambant neuf. Il reçoit sur son salaire une avance de 84 dollars. Le 31 décembre, il s'embarque à New Bedford. Il a vingt et un ans.

1841-1842

L'Acushnet, commandé par le capitaine Valentin Pease, appareille de Fairhaven le dimanche 3 janvier 1841. Repères du livre de bord : passage du cap Horn le 15 avril, puis ravitaillement aux Galapagos, franchissement de l'équateur le 24 octobre.

Quand, le 23 juin 1842, *Acushnet* mouille aux îles Marquises dans la rade de Nuku Hiva, l'Angleterre et les États-Unis rivalisent dans tout le Pacifique Sud pour gagner la guerre des missions, et la France est engagée dans une course effrénée aux annexions. Quinze jours plus tard, Melville et son ami Richard Tobias Greene, surnommé Toby, désertent. (En deux ans, sept des vingt-six membres de l'équipage fuiront de la même manière les lamentables conditions de vie à bord du baleinier.) Les deux fuyards pensent pouvoir se réfugier chez les pacifiques indigènes Happar jusqu'au départ du navire. Mais Melville, pendant la fuite, se blesse à la jambe. Toby le laisse pour aller chercher du secours, et c'est chez les cannibales Taïpi que Melville passera environ trois semaines. (Un de ses cousins, Thomas W. Melvill, midship sur le *Vincennes*, avait visité cette même vallée des Taïpi treize ans plus tôt.) Il est tiré de cette situation délicate par l'équipage d'un trois-mâts baleinier de Sydney, le *Lucy Ann*, à bord duquel, le 9 août, Melville signe son engagement pour une campagne de pêche. Quelques semaines plus tard, il participe, dans la rade de Papeete, à une mutinerie dirigée contre le second, ce qui lui vaut un séjour de trois semaines dans la prison anglaise de Tahiti. Après sa libération, il parcourt les îles de l'archipel en compagnie de l'excentrique médecin du navire, le docteur « Long Ghost ». En novembre 1842, il est à bord du *Charles and Henry* de Nantucket, qu'il quitte à Honolulu six mois plus tard, après une chasse à la baleine dans les zones de pêche japonaises.

1843-1844

Le 17 août 1843, il s'engage comme gabier sur la frégate de guerre *United States*. Le lendemain, il assiste pour la première fois à la peine du fouet infligée à des marins qui s'étaient enivrés pendant leur permission à terre. La scène du châtement corporel, qu'il dénoncera un jour si fortement dans *La Vareuse blanche*, se reproduira souvent pendant les quatorze mois de la traversée.

(Melville ignore alors qu'en novembre de l'année précédente un autre de ses cousins, Guert Gansevoort, lieutenant à bord du brick *Somers*, a présidé un hâtif conseil de guerre qui, dans des conditions peu claires, a fait pendre trois hommes soupçonnés de fomenter une mutinerie. Disculpé par une cour martiale, il fera toujours figure de victime aux yeux de toute sa famille. Quarante ans plus tard, Melville utilisera certains détails de cette sinistre affaire dans *Billy Budd*.)

La frégate arrive à Boston le 3 octobre 1844; onze jours plus tard, Melville est rendu à la vie civile. En novembre, il est de retour à Lansingburgh.

À peine rentré, il entreprend (hiver 1844) d'écrire le récit de ses aventures dans le Pacifique. Ce sera d'abord *Taïpi (Typee)*.

Son frère Gansevoort, nommé secrétaire de la légation américaine à Londres, en remerciement de sa participation à la campagne de soutien à James K. Polk récemment élu président des États-Unis, quitte New York pendant l'été 1845. Il emporte dans ses bagages le manuscrit de *Taïpi*, qu'il fait lire à l'éditeur londonien John Murray, spécialisé dans les récits de voyage « authentiques ». Murray, d'abord sceptique, se laisse finalement convaincre qu'il ne s'agit pas d'une fiction et accepte de publier le livre.

En février, *Taïpi* est publié simultanément à Londres et à New York par l'éditeur Wiley and Putnam. (Pour pallier l'absence de législation en matière de droits d'auteur et éviter les éditions pirates, les éditeurs de l'époque s'arrangeaient pour faire paraître les textes en même temps en

Angleterre et aux États-Unis.) La critique réserve au livre un accueil favorable, tout en s'interrogeant sur la véracité des faits relatés. Mais « Toby », le compagnon d'aventure Tommo, réapparaît et confirme à point nommé par voie de presse, de Buffalo où il se trouve, l'authenticité du récit de Melville. Ce dernier ajoutera une « suite » relative aux circonstances de l'évasion de Toby dans la deuxième édition du livre, et, à la demande de Wiley, fera disparaître de son texte les attaques les plus virulentes contre l'activité des missionnaires à Tahiti et dans les îles Sandwich.

Gansevoort, qui a tant fait à Londres pour la publication de *Taipei*, meurt soudain, à trente ans, le 12 mai. Melville obtiendra du président Polk que soient assumés par le gouvernement américain les frais de rapatriement du corps de son frère jusqu'au cimetière d'Albany.

1847

Omoo, qui se présente comme la suite de *Taipei*, est publié en avril à New York par Harper (qui sera désormais l'éditeur américain de Melville), et en mai par Murray à Londres. Au cours de la seule première année, la vente d'*Omoo* rapportera à Melville plus de 2 000 dollars.

Au printemps, Melville fait à New York la connaissance d'Evert Duyckinck, présence médiatrice et incitatrice majeure dans l'histoire des lettres américaines entre 1840 et 1860. Ami d'Irving, de Cooper, de Hawthorne, éditeur de revue, fin connaisseur de la littérature européenne de son époque, critique respecté, Evert Duyckinck est aussi un conseiller littéraire influent chez Wiley and Putnam. À ce moment, il lance avec son frère George un périodique, *The Literary World* (1847-1853), qui s'imposera très vite comme la meilleure revue littéraire de l'époque. (On peut encore ajouter qu'en 1855 les frères Duyckinck publieront une *Encyclopédie de la littérature américaine*, premier inventaire systématique de l'état des lettres en Amérique, impressionnant par sa précision et sa perspicacité.) La revue de Duyckinck publiera des comptes rendus critiques de Melville (dont sa grande étude sur Hawthorne intitulée « Hawthorne et ses Mousses » en août 1850) et des bonnes feuilles de ses romans. Melville ira souvent voir Duyckinck chez lui, à Clinton Place, dans Manhattan, et utilisera les ressources de sa bibliothèque, l'une des plus riches de la côte est des États-Unis.

Entre juillet et septembre, Melville publie dans l'hebdomadaire satirique *Yankee Doodle*, que dirige Cornélius Mathews, un ami d'Evert Duyckinck, une série de neuf pièces humoristiques intitulée « Authentiques anecdotes du "Vieux Zack" », où il prend pour cible le général Zacharie Taylor, héros bouffon de la guerre du Mexique.

Le 4 août, Melville épouse à Boston Elizabeth Shaw, fille du juge Lemuel Shaw (auquel est dédié *Taipei*). Cet important magistrat (il préside la Cour suprême du Massachusetts) est un ami de longue date (et un bienfaiteur) de la famille Melville. Voyage de noces au Canada. En septembre, les jeunes mariés s'installent à New York, dans la 4e Avenue, dans une maison achetée avec le frère cadet de Herman, Allan, qui vient lui aussi de prendre femme. La mère de Herman et ses quatre sœurs rejoignent les deux couples à la fin du mois. Le premier fils de Herman et de Lizzie, Malcolm, naîtra le 16 février 1849.

1848

Commencé tout de suite après la publication *d'Omoo* comme une suite aux deux premiers récits de voyage, *Mardi*, en partie sous l'influence de lectures nombreuses, variées, intenses (Sir Thomas Browne, Rabelais, Burton, Spenser, puis Shakespeare), devient au fil de la composition une somme allégorique et philosophique complexe, où se font entendre, en outre, des échos de la révolution de 1848. *Mardi* est publié en mars 1849 par Bentley à Londres, et le mois suivant à New York par Harper. La réception critique sera cette fois très hostile (le critique de l'influent magazine anglais *Blackwood's* qualifie le livre de « camelote »), et la vente médiocre.

1849

Redburn, que Melville a dédié à son plus jeune frère, Thomas, est publié en septembre par Bentley, et deux mois plus tard par Harper. Melville entreprend aussitôt *IM Vareuse blanche* (*White Jacket*).

De l'aveu de leur auteur, *Redburn* et *La Vareuse blanche* ont été écrits pour faire bouillir la marmite. De fait, la fraîcheur narrative de *Redburn* et l'actualité de la dénonciation des actes de violence dans *La Vareuse blanche* (le Congrès débattait alors des abus disciplinaires et des châtiments corporels dans la marine de guerre américaine) permettent à Melville de retrouver une partie de son public — celui qui avait fait de *Taïpi* et d'*Omoo* deux des plus grands succès de librairie de l'époque.

À l'été 1849, le Parlement britannique vote une loi qui refuse toute protection aux auteurs étrangers dont le pays d'origine n'assure pas aux auteurs britanniques une protection réciproque. À Londres, Murray et Bentley paraissent ne pas vouloir tirer profit de la situation, et l'imbroglio juridique est tel que Melville décide d'aller négocier en personne à Londres la publication de *IM Vareuse blanche*. Il s'embarque le 11 octobre sur le *Southampton*. À Londres, tournée de visites, rencontres, pérégrinations. Bendeley lui donne 200 livres pour une première édition de *La Vareuse*. Cette somme lui permet d'effectuer un voyage sur le continent, dont il consignera les étapes dans un journal qui commence le 11 octobre 1849 et s'achève le 30 janvier 1850. Il voit Paris, Bruxelles, Cologne, Coblenze. À la mi-décembre, il est de retour à Londres, et le 25 décembre il s'embarque sur *L'Independence*, qui mettra plus d'un mois pour traverser l'Atlantique.

1850

Le 1^{er} février, Melville est de nouveau chez lui. Il semble projeter un récit de chasse à la baleine et emprunte des livres relatifs à son sujet.

Pendant les vacances d'été, Herman et Lizzie s'installent à Pittsfield dans la ferme de l'oncle Thomas (à présent décédé), rebaptisée « Broadhall ». Le 6 août, au cours d'un pique-nique dans les Berkshires auquel ont été invités des écrivains de la région, Melville fait la connaissance de Nathaniel Hawthorne, qui se trouve résider à Lenox, à quelques kilomètres de là. Hawthorne vient de publier *La Lettre écarlate* et travaille à son second roman, *La Maison aux sept pignons*. Melville découvre avec enthousiasme l'univers de Hawthorne dans les nouvelles des *Mousses d'un vieux presbytère* et Evert Duyckinck l'encourage à écrire un essai sur leur auteur qu'il publiera, très vite, dans *The Literary World*, les 17 et 24 août. Une amitié fraternelle lie dès lors Melville à Hawthorne.

En septembre, grâce à un prêt de son beau-père, Melville achète la ferme qui jouxte Broadhall pour 6 500 dollars, et s'y installe avec toute sa maisonnée. Il appellera la propriété « Arrowhead » (pointe de flèche) en souvenir des flèches indiennes qu'on trouvait encore dans la région à l'époque, et il y fera effectuer d'importants travaux.

1851

Vie de gentleman-farmer. Les Hawthorne et les Melville, qui sont voisins, se rendent de fréquentes visites. Les lettres à Hawthorne, souvent passionnées, exaltées, ponctuent la composition de *Moby Dick*, qui est achevé en juillet.

(Il est aujourd'hui généralement admis que *Moby Dick*, commencé comme un simple récit de chasse à la baleine, a été en partie récrit à partir de novembre 1850. L'introduction de l'épopée d'Achab dans la seconde version du texte pourrait avoir été cristallisée par les lectures shakespeariennes de Melville et la bouleversante rencontre de Hawthorne, à qui le roman est d'ailleurs dédié.)

En août, un accord est signé avec Bentley. En septembre, Allan, qui est avocat, agissant en qualité d'agent littéraire de son frère, négocie un contrat avec Harper. Bentley publie les trois volumes de *La Baleine (The Whale)* en octobre à Londres, et Harper *Moby Dick* en novembre (l'éditeur anglais n'a pas eu le temps d'effectuer le changement de titre demandé par Melville au dernier moment). L'accueil est mitigé, la vente aussi médiocre que pour *Mardi*.

22 octobre : naissance du second fils des Melville, Stanwix.

1852

En janvier, Melville est déjà bien avancé dans la rédaction de son sixième livre, *Pierre ou les Ambiguïtés*. Le roman est publié par Harper en août. Bendeley, trouvant le texte difficile à lire par un large public, se récuse. *Pierre* sera publié à Londres en novembre par Sampson, Low & Son. La réception est désastreuse. Après huit mois, à peine 300 exemplaires sont vendus.

1853-1855

22 mai 1853 : naissance de la première fille des Melville, Elizabeth (« Bessie »).

Melville est épuisé par sept années d'un labeur ininterrompu, et très affecté par les échecs successifs de *Moby Dick* et *Pierre*. Sa femme et son frère Allan essayent de lui faire obtenir une charge consulaire — à Honolulu, à Anvers ou à Rome. (Hawthorne, qui avait rédigé une biographie de Franklin Pierce pendant la campagne présidentielle de ce dernier, venait de se voir récompensé de son engagement par le consulat américain de Uverpool.) Mais les démarches de ses proches restent sans effet.

10 décembre 1853 : un incendie ravage les entrepôts de Harper, l'éditeur de Melville, détruisant la totalité du stock. La demande n'étant pas suffisante, aucune réimpression des romans de Melville ne sera faite de son vivant.

Il parvient à gagner un peu d'argent grâce à ses nouvelles et contes. En deux ans, il en compose une quinzaine. Il en vend cinq à *Putnam's Monthly Magazine* (dont « Bartleby », « Benito Cereno », « Les îles enchantées »), et sept à la revue rivale, *Harper's New Monthly Magazine*. En avril 1856, l'éditeur new-yorkais Dix & Edwards fera paraître le volume des *Contes de la véranda (Piazza Taies)*, qui regroupe les textes publiés dans *Putnam's*, précédés de « La véranda », que Melville écrira pour servir de prologue au recueil.

2 mars 1855 : naissance de la seconde fille des Melville, Frances.

En mars, *Israël Potier* est publié par Putnam. (L'ouvrage avait d'abord paru en revue, en neuf livraisons étalées de juillet 1854 à mars 1855.) C'est le seul roman historique de Melville, qui met en scène un héros incompris de la guerre d'indépendance américaine.

1856-1857

À la fin du printemps 1856, Melville achève *Le Grand Escroc* (*The Confidence Man*), qui sera publié en avril 1857 à New York par Dix & Edwards. Le fiasco est total. En un an, il ne se vendra qu'un peu plus de 350 exemplaires du huitième roman de Melville.

(Laissons un instant parler les chiffres. Du vivant de Melville, *Taïpi* et *Omoo*, toutes éditions confondues, se sont vendus respectivement à 16 000 et 13 000 exemplaires. Ni *Mardi* ni *Moby Dick* n'atteignent les 4 000 exemplaires. De *Redburn*, les éditeurs anglais et américains auront vendu 5 400 exemplaires, de *la Vareuse blanche* 5 900. Quant à *Pierre*, il ne trouvera, en quarante ans, que 1 800 lecteurs.)

À l'automne 1856, le père de Lizzie, préoccupé par l'état de santé de son gendre (rhumatismes, sciatique, mais aussi ce que le juge Shaw, dans une lettre à son fils, appelle des « affections nerveuses »), envoie aux Melville 1 500 dollars pour permettre à Herman d'aller se reposer en Europe. À la mi-octobre, Melville s'embarque pour Glasgow. Après l'Écosse, il rend visite à Hawthorne dans son consulat de Liverpool. Melville a tenu un journal du long périple qu'il effectue ensuite : Syrie, Palestine, Athènes, Le Caire, Naples, Rome. (Tandis qu'il se trouve à Rome, son frère Allan négocie avec l'éditeur londonien Longman, Brown & Green un contrat pour la publication du *Grand Escroc*.) De retour en Angleterre, il visite Oxford, Warwick, repasse chez Hawthorne à Liverpool où il récupère sa malle. Il embarque sur le *City of Manchester* le 5 mai 1857, arrive à New York quinze jours plus tard.

1857-1860

À son retour du Levant, Melville, à la suggestion de son entourage, tente de gagner quelque argent en faisant des tournées de conférences. Il doit tout organiser pratiquement seul. Au cours de sa première tournée (23 novembre 1857-23 février 1858), il sillonne le Massachusetts, l'État de New York, parle à Cleveland, à Détroit et jusque dans le Tennessee. Le thème de ses seize causeries est « La statuaire à Rome ». Le gain est médiocre : 420 dollars, dont il faut soustraire les frais de déplacement. L'année suivante (6 décembre 1858-16 mars 1859), il ne donne plus que dix conférences sur le thème « Les mers du Sud ». La troisième tournée, à l'hiver suivant, est un désastre : trois causeries seulement sur « Le voyage et le profit qu'on peut en retirer ».

Le 30 mai 1860, il s'embarque sur le clipper de son frère Thomas, le *Meteor*, en partance pour San Francisco (on trouvera un écho de ce décevant voyage dans le journal tenu du 30 mai au 10 août). Mais ne tirant pas de ce début de croisière les bienfaits escomptés, il rentre à l'automne en passant par l'isthme de Panama.

1861-1866

En mars 1861, Melville tente d'obtenir le consulat de Florence. Il se rend à Washington où, le 21, il est admis à une réception d'Abraham Lincoln, récemment installé à la Maison-Blanche. Mais il n'aura pas le poste convoité. Quelques jours plus tard, le 30 mars, son beau-père, le juge Shaw, meurt à Boston. Malgré un petit héritage de Lizzie, la situation matérielle des Melville devient si précaire qu'au printemps 1863 un accord financier est conclu avec Allan, le frère de Herman, aux termes duquel les Melville cèdent Arrowhead à Allan dont ils acquièrent la maison new-yorkaise située au 104 de la 26^e Rue Est, qu'ils ne quitteront plus.

C'est le 12 avril 1861 que les canons de la Confédération des États du Sud ouvrent le feu à Fort Sumter contre l'Union. Melville est profondément affecté par la guerre civile, mais ne s'y engage pas activement. Son inscription dans la milice de Pittsfield n'a guère de signification pratique. Au printemps 1864, il visite le front de Virginie (son cousin Henry Gansevoort est lieutenant-colonel dans l'armée du Potomac) et participe à une reconnaissance. Sa réaction à la tragédie prend, en fait, la forme du témoignage poétique : ce sera *Tableaux de bataille* (*Battle-Pieces*).

Car Melville, depuis le milieu de l'année 1859, selon Lizzie, s'initie à l'écriture poétique. Studieux apprentissage, semble-t-il, accompagné de la lecture assidue des poètes anglais. On peut penser qu'il a dû travailler d'arrache-pied puisque, avant même son départ pour la Californie, en mai 1860, il a laissé à sa famille un recueil manuscrit, qui ne pourra trouver d'éditeur. C'est seulement en août 1866 que Harper publiera un nouveau et tout autre recueil : *Tableaux de bataille* (dont il ne sera vendu, en vingt-cinq ans, que 471 exemplaires sur un tirage de 1 200). La plupart des poèmes de ce volume ont été composés après la chute de Richmond, le 3 avril 1865, et Melville y ajoutera au tout dernier moment un *Supplément* en prose, dans lequel il exhorte le Nord à se montrer magnanime à l'égard du Sud vaincu.

Le 5 décembre 1866, Melville est nommé inspecteur des douanes du port de New York. Ce poste, qu'il occupera pendant dix-neuf ans, met un terme relatif aux problèmes matériels de la famille.

1867-1876

Le 11 septembre 1867, le fils aîné des Melville, Malcolm, âgé de dix-sept ans, est trouvé mort dans son lit, tué par une balle de revolver. Accident? L'enquête conclura au suicide.

Stanwix, le cadet, mène une existence instable, errante. Il voyage (Chine, Amérique du Sud), travaille comme aide-dentiste, fait de l'élevage dans un ranch de Californie. Il mourra seul à San Francisco le 23 février 1886.

En novembre 1867, Thomas, le frère de Herman, est nommé directeur d'un foyer de marins (« Sailors Snug Harbor ») à Staten Island. La mère de Herman, Maria, et ses deux sœurs (qui ne se sont pas mariées) vont s'installer sous le toit de Thomas.

Les disparitions se multiplient autour de Melville. Après son beau-père et son fils, c'est un cousin tendrement aimé, Henry Sanford Gansevoort, qui meurt en 1871, puis sa mère (à quatre-vingt-un ans) et son frère Allan en 1872, à deux mois d'intervalle, et sa sœur Augusta, le 4 avril 1876. Mais nombre d'amis sont aussi partis : George Duyckinck, Sarah Morewood, George Adler, et Nathaniel Hawthorne, le 19 mai 1864.

En août 1875, l'oncle Peter Gansevoort, entendant faire allusion à un ouvrage que son neveu serait en train de composer, se propose d'en payer l'impression. Il envoie à Melville un chèque de 1 200 dollars. C'est avec cette somme que Melville fera paraître chez Putnam, en juin 1876, dans une édition limitée, les deux volumes de *Clavel*. Ce long poème narratif, pour lequel Melville a abondamment puisé dans les souvenirs de son voyage en Palestine effectué vingt ans plus tôt, est dédié à l'oncle Peter, mort quelques mois avant la parution du livre. Probablement commencé vers 1867, il comporte 150 chants et plus de 18 000 vers.

1878

Pendant l'été, Melville reçoit la visite du fils de Nathaniel Hawthorne, Julian, qui rassemble les matériaux pour une biographie de son père. Melville lui déclare ne plus avoir les lettres de celui-ci.

Le 13 août, mort d'Evert Duyckinck.

1884-1888

Le 5 mars 1884, mort du plus jeune frère de Herman, Thomas. Le 9 juillet de l'année suivante, c'est sa seconde sœur, Frances Priscilla, qui disparaît.

La situation financière des Melville s'étant sensiblement améliorée depuis quelques années du fait de divers héritages de proches parents de Lizzie, le 31 décembre 1885, Melville démissionne de son poste aux douanes de New York.

En février 1888, il effectue son ultime voyage en mer, qui le mène aux Bermudes.

Au cours des dernières années de sa vie, Melville entretient une correspondance chaleureuse avec des admirateurs des deux côtés de l'Atlantique. En Angleterre, Henry S. Sait et James Billson s'évertuent à entretenir la flamme de sa réputation, qui ne s'est jamais complètement éteinte. Aux États-Unis, où il est quasiment oublié, il faut citer les noms de Titus M. Coan, Joseph E. Smith et Arthur Stedman, tous trois journalistes et hommes de lettres assez médiocres, mais qui publieront dès 1891, grâce à une information de première main, les premiers essais bio-bibliographiques sur Melville.

Le 7 septembre 1888 paraît, dans un tirage confidentiel (25 exemplaires destinés à ses amis), le troisième recueil de poésie de Melville, *John Marr and Other Sailors*.

Le 14 décembre, mort de sa troisième sœur, Helen.

1890-1891

En avril 1890, Melville est très affaibli par une attaque d'érysipèle.

Le 19 avril 1891, s'il faut en croire le manuscrit, Melville achève *Billy Budd*, qu'il aurait commencé (toujours selon le manuscrit) le 16 mars 1888. En fait, il est presque assuré que Melville a travaillé à *Billy Budd*, retouchant sans cesse son texte, l'augmentant, le révisant, pendant les cinq dernières années de sa vie, et sans doute jusqu'à sa mort. C'est Raymond Weaver, le premier biographe de Melville, qui en donnera la première édition en 1924.

Le 16 juin 1891 est publiée, dans un tirage de 25 exemplaires, la dernière plaquette de poèmes, *Timoleon and Other Ventures in Minor Verse*.

Le 28 septembre, Melville meurt à son domicile new-yorkais de la 26^e Rue. Le certificat de décès porte la mention : « Dilatation cardiaque ».

Le 30 septembre, son corps est inhumé à Woodlawn Cemetery, dans le nord du Bronx.

Philippe Jaworski

Bartleby le Scribe	7
Notes pour une vie de Herman Melville	81

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS, traduction de Pierre Leyris.

MOBY DICK, traduction de Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono.

LES ÎLES ENCHANTÉES, BARTLEBY L'ÉCRIVAIN, traduction de Pierre Leyris.

O M O O, traduction de Jacqueline Foulque.

TAÏPI, traduction de Théo Varlet et Francis Ledoux.

COCORICO ! ET AUTRES CONTES, traduction de Pierre Leyris.

ISRAËL POTTER, traduction de Francis Ledoux. JOURNAUX DE VOYAGE, traduction de Francis Ledoux. LA VAREUSE BLANCHE, traduction de Jacqueline Villaret. MARDI, traduction de Rose Celli.

REDBURN OU SA PREMIÈRE CROISIÈRE, traduction d'Armel Guerne.

BILLY BUDD, MARIN, *suivi de* DANIEL ORME, traduction nouvelle de Pierre Leyris.

POÈMES DE GUERRE, édition bilingue, traduction de Pierre Leyris.

D'OÙ VIENS-TU HAWTHORNE? *suivi de*. HAWTHORNE ET SES MOUSSES, traduction de Pierre Leyris.

POÈMES DIVERS, édition bilingue, traduction de Pierre Leyris.

BENITO CERENO, édition bilingue, traduction de Pierre Leyris.

LES CONTES DE LA VÉRANDA, traduction de Pierre Leyris.

Chez d'autres éditeurs

LE GRAND ESCROC, traduction de Henri Thomas (Éditions de Minuit).

BARTLEBY, édition bilingue, traduction revue de Pierre Leyris (Delta, Université Paul Valéry, Montpellier).

PONTOOSUCE, édition bilingue, traduction de Pierre Leyris (Éditions B de R, Paris).

ISRAËL POTTER, traduction de Philippe Jaworski.

CARNETS DE VOYAGE, traduction de Philippe Jaworski.

[1] La prison centrale de New York, construite dans le style d'un tombeau égyptien. (N.D.T.)

[2] Caius Marius, chassé de Rome par Sylla et confrontant sa propre ruine à celle de Carthage. (N.D.T.)

[3] « Avec les rois et les conseillers du pays, qui se bâtissent ^{Qes} études » (Job, ni, 14). (N.D.T.)

